



BULLETIN SALÉSIEIN

SOMMAIRE.

<i>Texte</i> : A nos chers Coopérateurs . . .	page 169
LA VOIX DES TRÉPASSÉS . . .	» 170
Les Œuvres de Don Bosco hors de France.	
ITALIE. Lombriasco: <i>Ouverture de l'Oratoire Saint-Joachim.</i> — ANGLETERRE.	
Londres: <i>La paroisse salésienne de Battersea</i> . . .	» 172
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO.	
Amérique du Sud.	
<i>Équateur</i> : Le premier voyage d'exploration dans le Vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza (<i>Suite</i>). — <i>Terre de Feu</i> : La nouvelle Mission de N.-D. de la Candelara. — <i>République Argentine</i> : Nouvelles de Monseigneur Cagliero et des Filles de Marie Auxiliatrice . . .	» 173
Asie. <i>Palestine</i> : Orphelinat catholique de Bethléem . . .	» 188
Grâces de Marie Auxiliatrice . . .	» 192
Bibliographie . . .	» 194
Coopérateurs défunts . . .	» 196
<i>Illustrations</i> : Trois vues concernant les Missions de l'Équateur. — La nouvelle Mission de la Terre de Feu . . .	174-76, 180-83

SIÈGES:

NICE, Place d'Armes, 1 — LA NAVARRE, par La Orau (Var)
MARSEILLE, Rue des Princes, 78 — LILLE, Rue Notre-Dame, 288 — PARIS, Rue Boyer, 28, au 1^{er} étage —
DINAN, 28, rue Beaumanoir.

(Extrait du Bulletin de mars 1894)

BIBLIOGRAPHIE

PATRONAGE
SAINT-PIERRE

(ŒUVRE DE DON BOSCO)

1, Place d'Armes

NICE

Nice, le 1^{er} décembre 1893.

M

Un savant prêtre, aimant passionnément l'étude, a conçu le grand et fécond dessein de soumettre à un double travail d'analyse et de synthèse toutes les ŒUVRES ORATOIRES de BOSSUET, BOURDALOUE et MASSILLON, de façon à pouvoir classer méthodiquement et condenser en une série de TABLEAUX SYNOPTIQUES tout ce que, du haut de la chaire chrétienne, ces trois puissants génies ont fait entendre de vérités.

C'était là une entreprise ardue, audacieuse peut-être même, et supposant un labeur devant lequel beaucoup de vaillants travailleurs eussent reculé.

M. L'ABBÉ LYONS () — c'est le savant prêtre dont nous parlons, et qui a eu le bonheur de concevoir ce beau projet — a eu tout ce qu'il fallait de courage, de constance, de science et de talent, pour commencer l'entreprise, la poursuivre infatigablement, et enfin la terminer avec un succès qui a fait l'admiration de tous les juges particulièrement autorisés auxquels il a soumis son magnifique travail.*

SA GRANDEUR MONSIEUR BALAÏN, ÉVÊQUE DE NICE, a bien voulu adresser à M. L'ABBÉ LYONS la lettre que voici :

ÉVÊCHÉ

DE
NICE

Nice, le 19 juillet 1893

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

J'ai prié Mgr. Fabre, Protonotaire Apostolique, mon Vicaire Général, d'examiner votre travail sur les sermons de BOSSUET, de BOURDALOUE et de MASSILLON. Le rapport que je viens de recevoir est tout à votre louange.

Vous avez *disséqué, analysé et reproduit*, pour ainsi dire, en miniature, six cent vingt-trois sermons, tout en leur gardant leur physionomie caractéristique. C'est un travail de Bénédictin.

« La méthode d'après laquelle les sermons sont classifiés ne manque pas non plus de mérite. Au lieu de s'attacher à reproduire, en les simplifiant, les discours des trois grands orateurs du XVII^e siècle, tels qu'on les trouve dans leurs éditions les plus complètes, l'auteur les a catalogués en suivant l'ordre des matières. « D'après cette méthode, l'ouvrage se trouve divisé en sept parties, savoir : **Année liturgique, Sujets divers, la Très Sainte Vierge, Panégyriques des Saints, État ecclésiastique, État religieux, Oraisons funèbres.**

(*) Aumônier des Religieuses du Très Saint-Sacrement, à Nice, membre de plusieurs Sociétés savantes, auteur de plusieurs ouvrages.

Librairie salésienne du Patronage Saint-Pierre, 1, Place d'Armes, NICE

« On comprend, de prime abord, l'avantage qu'offre la classification des sermons faite d'après cette méthode. Par là, la confusion du péle-mêle est évitée; c'est la variété ramenée à l'unité.

« Comment ne pas approuver un travail de si longue haleine, où nous est donné du BOSSUET, du BOURDALOUE, du MASSILLON quintessenciés, il est vrai, mais en somme du pur Bossuet, du pur Bourdaloue, du pur Massillon, et presque toujours exprimé en leurs propres termes ?

« Votre Grandeur, ajoute le vénéré et très compétent rapporteur, ne se bornera pas, je l'espère, à approuver cette étude si sérieuse; Elle en recommandera la lecture et la méditation au clergé et aux fidèles, et, si je ne me trompe, Elle fera une œuvre utile à la piété chrétienne. »

Vu ce rapport que j'ai tenu à reproduire presque en entier, je me fais un devoir d'approuver et de recommander votre nouveau livre aux fidèles, aux communautés religieuses et surtout aux ecclésiastiques qui ne peuvent que s'instruire, s'édifier et se plaire dans cette lecture et cette méditation de nos grands orateurs chrétiens du XVII^e siècle.

Recevez, mon cher Monsieur l'Aumônier, avec ma meilleure bénédiction pour l'ouvrage et pour l'auteur, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

† MATHIEU-VICTOR, évêque de Nice.

En présence de telles appréciations, nous sommes certains de faire chose excellente et de rendre au clergé un service signalé en publiant l'œuvre monumentale de Monsieur l'abbé LYONS.

Mais cette publication, presque toute en tableaux (), devant être forcément très coûteuse, nous ne pouvons l'entreprendre qu'après nous être assurés à l'avance du placement d'un nombre d'exemplaires suffisant pour couvrir nos premiers frais. Nous avons donc décidé d'ouvrir la souscription en vue de laquelle nous vous adressons, M*

le BULLETIN ci-dessous. D'un autre côté, comme il nous a paru juste de faire jouir d'un avantage particulier ceux qui, par leur empressement à souscrire, contribueront à hâter la publication, nous avons fixé, pour nos SOUSCRIPTEURS, le prix du livre au chiffre réduit de DOUZE FRANCS. En librairie, le prix sera de SEIZE FRANCS.

Si le souscripteur le désire, son nom sera imprimé au premier feuillet de l'exemplaire qui lui sera attribué.

Il importe donc de nous renvoyer sans retard, rempli et signé, le BULLETIN DE SOUSCRIPTION ci-après.

LA DIRECTION.

(*) Voir à la page suivante un spécimen des tableaux.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, (1)

déclare souscrire exemplaire du livre de MONSIEUR L'ABBÉ LYONS :

LES TROIS GÉNIES DE LA CHAIRE, ŒUVRES ORATOIRES DE BOSSUET, BOURDALOUE MASSILLON, EN TABLEAUX SYNOPTIQUES, au prix de DOUZE FRANCS l'exemplaire, que je m'engage à payer à la réception de l'ouvrage qui me sera expédié par la poste, contre remboursement, port en sus.

La Librairie du Patronage Saint-Pierre se charge de la reliure moyennant une augmentation de quatre francs par exemplaire.

Je désire que mon nom soit imprimé au premier feuillet de l'exemplaire qui me sera attribué (2).

(1) Nom, prénoms, adresse.

(2) A biffer, dans le cas où l'on ne voudrait pas avoir son nom imprimé sur l'exemplaire.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio (Luc. II, 12).

PLAN	I*	Nature	E.	Notre état	Peur	Il nous rend la liberté d'approcher de Dieu dont les hommes avaient peur, depuis la malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché. (Ex., xx, 19; — Jug., xiii, 22; — Is., vi, 5.)																													
						Causes	Éloignement. Lui souverain, tout-puissant, éternel. Nous serviteurs faibles, dans une agitation continuelle. Ses attributs l'éloignent, la bonté seule l'approche. Mais elle exige que nous soyons innocents.																												
							Colère. Si la grandeur éloigne, la justice repousse. Adam est expulsé du paradis. Depuis lors, il fut dominé par la crainte, et ses descendants aussi.																												
							Bonté de Jésus	Que notre misère est grande ! Venez, Jésus ! Couvrez la majesté qui nous étouffe.																											
								Désarmez la colère qui nous épouvante, afin que nous puissions approcher. Le voici ! Il n'est plus éloigné puisqu'il s'est fait homme. Voilà ses signes... Il ne nous cache que ce qui l'éloigne, il ne nous montre que ce qui l'approche. Il traite d'égal à égal avec nous. O Dieu ! ô Jésus !... Soyons dieux avec lui... Ne craignons plus : la bonté est revenue. Rien n'est indigne de Dieu dans cet état, puisque c'est utile pour mon salut. (Tertullien.)																											
								P.	Notre nature était tombée, Jésus-Christ l'a prise pour la relever (Enfant).	E.	Notre état	Peur	Causes	Bonté de Jésus																					
															II	Infirmités	E.	Con-séquence	Les langes figurent le berceau et la tombe. Jésus a pris notre nature, il devait prendre notre mortalité et nos infirmités. C'est une conséquence si étrange que les hérétiques ont nié qu'il fût homme. Que serait-ce donc, dit s. Aug., s'il était descendu homme parfait du ciel ? Il aurait confirmé l'erreur, rougi de notre nature, supprimé l'Incarnation. En faisant tout miraculeusement, il aurait détruit ce qu'il fait miséricordieusement.																
																			Guérison	Étant Dieu, il a fait des miracles ; homme, il prend les infirmités, et il fait des choses basses, mais on voit Dieu dans l'homme, en tout.															
																				Et il a voulu éprouver ces infirmités pour mieux compatir aux nôtres. Comme nous compatissons à ceux qui souffrent ce que nous avons souffert. (Hébr., II, 17; — IV, 15.)															
																				Il connaissait nos misères sans les expérimenter, mais si cette société de malheurs n'ajoute rien à sa connaissance, elle ajoute beaucoup à sa tendresse. Ayant tout éprouvé, il veut tout guérir. (Hébr., II, 18.) Espérons donc. (Psaume xciii, 19.)															
P.	Notre nature était infirme, Jésus-Christ l'a prise pour la guérir (Langes).	E.	Le monde	Jésus	Choix															Pauvreté															
						P.															Notre nature était pauvre, Jésus-Christ l'a prise pour l'enrichir (Crèche).	E.	Le monde	Jésus	Choix	Pauvreté									
																											E.	Le monde	Jésus	Choix	Pauvreté	Illusion des honneurs, richesses, plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance ! Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme cherche pour se faire grand ; il ne voit pas que les biens de la terre l'éloignent de sa fin. Voilà pourquoi les Juifs attendaient un Messie glorieux, et que les riches de ce monde ne le reconnaissent pas à sa crèche.			
							E.																									Jésus	Choix	Pauvreté	Que fait-il, lui ? Il vient désabuser tous les hommes : des douceurs, des terreur. Il embrasse volontairement la pauvreté, qui est un triomphe pour lui. Venez le reconnaître à ces marques. O Jésus, je vous reconnais : vous êtes mon Messie, pas celui des Juifs. Mais il faut prendre un parti.
																																			E.

* Explication des signes : I, Exorde. — II, Division. — P., Proposition. — E., Explication.

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

A NOS CHERS COOPÉRATEURS

Nous prions les amis de Don Bosco, et surtout ceux de nos Coopérateurs qui sont ecclésiastiques, de vouloir bien lire avec quelque soin l'importante annonce bibliographique de l'Oratoire Salésien de Nice: LES TROIS GÉNIES DE LA CHAIRE, ŒUVRES ORATOIRES DE BOSSUET, BOURDALOUE ET MASSILLON, EN TABLEAUX SYNOPTIQUES. En mars et en avril dernier, en publiant cette annonce, le Bulletin a provoqué un mouvement de souscriptions assez considérable pour qu' on ait pu commencer l'impression du remarquable ouvrage dont il s'agit. En raison du caractère tout spécial de cette publication, nous tenons à la signaler de nouveau à l'attention de nos chers lecteurs avant la clôture de la souscription, et à la leur recommander vivement.

Le reste des annonces de ce numéro mérite un coup d'œil bienveillant: Almanachs, Livres d'étrennes, Ouvrages d'actualité, Opuscules de propagande ayant trait à l'Eucharistie, etc. etc., tout peut fournir l'occasion d'une emplette utile, qui aura toutes les bénédictions attachées à une bonne œuvre.

LA VOIX DES TRÉPASSÉS

Nous croyons ne pas nous tromper en pensant que nos chers lecteurs sont dououreusement impressionnés à mesure qu'ils voient le nécrologe mensuel des amis de nos Œuvres suivre une progression croissante. Et cette impression de tristesse serait autrement vive, si l'on voulait considérer que chacune des éditions de notre *Bulletin* polyglotte se limite naturellement à donner les défunts de la nation à laquelle va le *Bulletin* rédigé en l'une des quatre langues italienne, française, espagnole et anglaise.

Pour ce qui nous concerne, nos chers Coopérateurs peuvent être certains qu'en inscrivant tous les jours au nécrologe salésien quelques membres de notre Pieuse Société retournés à Dieu, nous sentons une douleur profonde nous remplir l'âme. Beaucoup d'entre ces chers partis, encore dans la force de l'âge, jouissaient d'une excellente santé; nous connaissions leur zèle ardent, nous nous promettions de leur concours des merveilles de charité: qui eût dit que le bon Dieu nous les redemandât si prématurément!

La charité est le lien qui unit les Coopérateurs salésiens durant *les jours rapides et mauvais de leur pèlerinage* d'ici-bas. Que ne donnerions-nous pas pour défendre à la mort de briser ce lien si doux, de sorte qu'il leur fût donné à tous de rester intimement unis, et à ceux qui bataillent encore sur cette terre et à ceux qui ont déjà atterri aux rivages éternels! C'est pour maintenir cette union, dans la mesure consolante accordée à notre foi, que nous publions chaque mois, dans le *Bulletin*, les noms des chers Coopérateurs et des bonnes Coopératrices de Don Bosco rappelés de l'exil de ce monde. Et c'est la même pensée qui nous dicte, de temps à autre, quelques articles nécrologiques spéciaux, consacrés à nos bienfaiteurs insignes; ce devoir si cher à notre affectueuse reconnaissance, nous serions heureux de le remplir plus souvent, si le progrès incessant de nos Œuvres dans les deux hémisphères ne venait augmenter de mois en mois le nombre des relations à insérer. Aussi est-ce pour suppléer à cette sorte d'impuissance de gratitude, qu'après avoir donné au souvenir de nos chers Coopéra-

teurs défunts une place dans toutes nos pratiques de piété, à l'exemple et selon les recommandations de notre bien-aimé Père Don Bosco, nous venons encore solliciter pour ces âmes bénies l'aumône de vos prières et de vos suffrages.

Le retour du mois consacré à la dévotion envers les chères âmes du Purgatoire nous presse, chers et bons Coopérateurs, d'être auprès de vous les interprètes des sentiments de nos défunts bien-aimés, ou plutôt de vous faire, en quelque sorte, entendre leur voix. Quoiqu'elle vienne d'outre-tombe, cette voix ne doit vous inspirer aucune frayeur; nous espérons au contraire qu'elle vous apportera à tous des grâces de consolation et de salut.

Nos prières et nos bonnes œuvres, nous n'en pouvons point douter, ont mis beaucoup de nos chers défunts en possession de leur éternité bienheureuse avant l'heure marquée par la justice de Dieu. Les voyez-vous, là-haut, au sein des splendeurs du ciel, jouissant des trésors surnaturels qu'ils ont amassés durant leur vie, nageant dans les saintes délices d'une joie destinée à durer toujours? Devenus pour nous des protecteurs puissants, ils intercèdent en notre faveur. Écoutez-les vous exprimer leur reconnaissance: — « Privés de la vue de Dieu, entourés de flammes implacables qui nous tourmentaient jusqu'au plus intime de l'être, incapables de payer de nous-mêmes les dettes que notre négligence à servir Dieu nous avait fait contracter envers la justice divine, nous gémissions au fond du Purgatoire, quand une pluie bienfaisante est venue, en éteignant les flammes vengeresses qui nous dévoraient, nous apporter le rafraîchissement, la lumière et la paix. Cette rosée de bénédiction et de salut, elle était faite des suffrages que nous avaient assurés vos propres prières et celles de la Pieuse Société salésienne toute entière. Une main secourable nous a retirés de ce lieu de tourment, et cette main était celle de Marie Auxiliatrice, la chère Madone de Don Bosco, par vous implorée en notre faveur. Quel bonheur d'avoir appartenu à une Association qui garde de ses membres trépassés un souvenir fidèle et qui leur vient en aide avec la plus tendre charité! »

Pour d'autres âmes, l'heure de la délivrance n'a point sonné encore. Laissez

arriver jusqu'à vos oreilles et à votre cœur leur plaintes et leur gémissements! — « Au milieu de ces flammes sans pitié, les jours et même les heures nous donnent le douloureux sentiment de l'éternité dans le supplice. Quand donc s'ouvriraient-elles, les portes de cette prison ténébreuse? quand verrons-nous l'ange du Seigneur nous annoncer l'heureuse nouvelle qu'enfin la justice divine est satisfaite, que les taches ont disparu de notre âme et que nous sommes dignes de voir Dieu face à face? Par pitié, laissez-vous toucher à la vue de notre état misérable! Vous êtes membres d'une Association où se font tant de prières et de communions, où fleurissent des œuvres de charité nombreuses et variées: quelles immenses richesses spirituelles vous avez entre les mains! Au sein de votre abondance, de grâce, souvenez-vous de notre pauvreté. Membres sains et robustes du corps mystique de Jésus-Christ, ayez pitié de ses membres souffrants: *idipsum pro invicem sollicita sint membra* » (I, Cor. XII, 25).

Pour les trépassés le temps est fini: ils en connaissent maintenant tout le prix et l'usage que l'on en devrait faire ici-bas. Entendez-les vous dire: — « Ah! n'oubliez pas que le temps vous a été prêté pour que vous puissiez préparer votre éternité! Il est peut-être bien près pour vous le jour où le Maître du temps viendra vous en demander compte. Oh! si nous pouvions disposer d'un seul de ces jours si nombreux que vous gaspillez en choses inutiles et frivoles! Quelle charité vous témoignent ceux dont la parole ou les écrits vous poussent à faire le bien avant que pour vous aussin vienne la nuit, où l'on ne peut plus travailler: *venit nox quando nemo potest operari!* » (JOAN. IX, 4).

Une fois délivrés de leur corps mortel, nos défunts, garantis par là-même contre tout danger d'hallucination, envisagent tout en se plaçant au point de vue vrai, celui qui permet et de regarder les choses de ce monde telles qu'elles sont en réalité et de les apprécier à leur juste valeur. Voulez-vous prêter l'oreille à ces leçons d'une expérience d'un prix inestimable? — « Nous avons passé par des angoisses qui vous sont inconnues, les angoisses de l'agonie. A l'heure de ces lutttes redoutables contre la mort, ce ne furent ni le souvenir des joies, des plaisirs et des folles allégresses de notre existence, ni la pensée

des honneurs du monde qui purent relever notre courage ou dissiper nos terreurs: nos œuvres saintes, nos sacrifices, ce que nous avons souffert par amour pour Dieu et pour le salut de notre prochain, voilà les consolations de notre suprême passage. Et quelle douleur, à ce moment terrible, de n'avoir pas travaillé davantage, de n'avoir pas mieux souffert! Nous connaissons maintenant combien il est bon aux âmes d'être unies à d'autres âmes par le lien de la charité, afin qu'elles puissent naturellement s'édifier, s'encourager, rivaliser de sainte émulation pour amasser une provision opulente des seuls trésors que l'on emporte avec soi en quittant ce monde. Vous qui le pouvez encore, soyez de zélés Coopérateurs et assurez-vous, pour le jour du grand règlement de comptes, la récompense promise par Dieu à ses serviteurs fidèles: *præmium bonum tibi thesaurizas in die necessitatis*. (TOB. IV, 10).

La dernière parole des Coopérateurs défunts contient un enseignement précieux et se rapporte au but principal de l'Association. Écoutez plutôt: — « Bien souvent, dans les conférences salésiennes et par l'organe du *Bulletin*, on nous a adressé ces mots du Psalmiste: *Tibi derelictus est pauper: orphano tu eris adjutor*. (Ps. IX, 14). Quand on nous avait dépeint, en termes vivement sentis, la douloureuse condition d'un enfant privé de son père et de sa mère, hâve, épuisé, honteux sous de misérables haillons, aux prises avec la faim, ne trouvant nulle part un cœur ami qui s'appitoyât sur sa détresse, et dès lors condamné, en quelque sorte, à une ruine irréparable, nous sentions naître en nous le désir d'adopter cet enfant, de lui tenir lieu de père et de mère, de venir en aide aux Oratoires salésiens qui s'étaient ouverts devant lui. On nous avait dit: *C'est à vous qu'est confié ce pauvre petit: vous serez le soutien de l'orphelin*. Quand nous puisions dans notre bourse pour secourir ce cher abandonné, nous étions loin de penser qu'un jour la scène changerait, et que nous, condamnés aux flammes du Purgatoire, devenus, par conséquent, bien plus malheureux que les deshérités de la fortune sur la terre, en un mot, vraiment orphelins, nous trouverions, à cette heure des douleurs vengeresses, des bienfaiteurs puissants et empressés en chacun de ces mêmes orphelins autrefois sauvés par nos aumônes. C'est nous maintenant qui ten-

dans la main, et nos obligés, devenus à leur tour nos bienfaiteurs, nous rendent le bien qu'ils avaient reçu de nous. Ce sont eux, en effet, qui par leurs prières et la réception fréquente des Sacrements, allègent et abrègent nos souffrances. Nous savons par expérience que si la ferveur de ces enfants venait à languir, on aurait soin de la raviver et de leur redire, en faisant allusion à nos tourments: *Tibi derelictus est pauper: orphano tu eris adiutor*: — Vous étiez pauvre, orphelin: les Coopérateurs furent votre appui; à vous maintenant de prendre soin de leurs âmes, auxquelles personne ne pense plus et qui ont pourtant un si pressant besoin de suffrages. Quelle munificence de gratitude mettent nos chers petits obligés à reconnaître nos largesses charitables! »

Vous venez d'entendre, chers Coopérateurs et bonnes Coopératrices, la voix de nos défunts, de ceux à qui nous unissent des liens de nature et de charité. Ces âmes, qui ne courent plus aucun risque de se tromper, et qui nourrissent pour nous une affection vraie, elles nous attendent au ciel, après notre rapide passage sur la terre. Mettons en pratique leurs conseils: il nous serait difficile d'en recevoir de plus saints, de plus importants, de plus désintéressés.



LES ŒUVRES DE DON BOSCO hors de France

ITALIE.

LOMBRIASCO (près Turin). **L'ouverture de l'Oratoire Saint-Joachim.** — Le 20 août dernier, en la fête de saint Joachim, s'ouvrait à Lombriasco, près Turin, une Maison salésienne destinée à recevoir une partie des jeunes Polonais que la Madone de Don Bosco se plaît à amener, de plus en plus nombreux, à la Maison-mère de Valdocco, pour en faire des sauveurs d'âmes. Nos lecteurs ont deviné que le vocable de Saint-Joachim, choisi pour la nouvelle fondation, était et restera un hommage à S. S. Léon XIII.

L'arrivée à Lombriasco du successeur de Don Bosco fut un véritable triomphe. M. le curé, M. le maire, le clergé des environs et un certain nombre de nos principaux bienfaiteurs furent présentés à notre vénéré Père Don Rua par Don Riccardi, directeur du nouvel Oratoire, entouré de soixante-

douze jeunes Polonais. La musique instrumentale des novices salésiens artisans de San Benigno, appelée pour la circonstance, prit la tête du cortège et joua avec beaucoup de brio depuis la gare jusqu'à l'Oratoire.

Après la grand'messe, chantée en musique par les jeunes Polonais, la table de famille réunit autour de Don Rua, avec les autorités dont nous avons parlé plus haut, plusieurs bienfaiteurs notables, ecclésiastiques et laïques; le Saint-Père, Monseigneur l'Archevêque de Turin, Don Bosco et Don Rua furent chaleureusement acclamés. Après les toasts, le successeur de Don Bosco eut un mot de remerciement pour tous nos amis de Lombriasco, puis donna lecture du télégramme suivant, reçu en réponse des vœux de bonne fête envoyés au Pape au nom de la famille salésienne. Le choix du vocable de la nouvelle Maison avait été signalé au Saint-Père.

Saint-Père, tout heureux inauguration nouvelle Maison Saint-Joachim à Lombriasco, accorde de tout cœur bénédiction apostolique implorée.

M. CARD. RAMPOLLA.

Aux vêpres, notre vénéré Père Don Rua prononça le panégyrique de saint Joachim, où il sut enchâsser avec beaucoup de bonheur et d'édification un hommage au Pape, et mettre en lumière les grâces qui promettent au nouvel Oratoire de Lombriasco ce concours de circonstances bénies. Le salut donné, le public fut admis dans l'intérieur de l'Oratoire, où une séance musicale et littéraire très réussie récréa toute cette foule sympathique. La réconciliation parfaite des petits Polonais, qui s'exprimaient en fort bel italien et sans le moindre accent exotique, a provoqué dans l'assistance la plus agréable et la plus vive surprise.

Dans son allocution finale, le successeur de Don Bosco, après avoir de nouveau remercié nos amis, narra rapidement l'histoire du manoir antique où la Providence vient d'installer un essaim salésien, puis exhorta les jeunes Polonais à imiter les grands exemples de Jean Sobieski et de saint Stanislas Koska, afin d'honorer leur patrie et d'être utiles à leurs frères dispersés sur tous les points du monde. Et pour que la bonté du Saint-Père envers les Salésiens et la paroisse de Lombriasco pût réjouir la population toute entière, Don Rua donna une fois encore lecture du télégramme du cardinal Rampolla.

La nuit venue, une riche illumination embrasa l'Oratoire et la petite ville. Chez les Salésiens, on lisait, en lettres de feu, des acclamations en l'honneur de saint Joachim, de Léon XIII, de M. le curé, de Don Bosco et de Don Rua.

Le train de 9 h. 12 emporta vers Turin le successeur de Don Bosco, qui fut l'objet, malgré l'heure avancée, d'une touchante démonstration populaire.

ANGLETERRE.

LONDRES. — **La paroisse salésienne du Sacré-Cœur à Battersea.** — Nos lecteurs n'ont pas oublié que depuis le mois de mai dernier, la paroisse salésienne de Londres possède un

Club catholique. Composé au début de 5 ou 6 enfants, il compte actuellement 52 membres; et l'hiver qui commence verra sûrement ce nombre tripler. Cette œuvre a déjà fait beaucoup de bien aux âmes. Lieu de rendez-vous honnête s'il en fut, le Club catholique de Battersea groupera de plus en plus, pour la récréer, la jeunesse, jusqu'ici assez isolée au milieu des protestants. Centre de divertissements chrétiens, cette réunion offre en outre l'inappréciable avantage de mettre en contact le prêtre avec ses jeunes paroissiens, à l'époque où leurs exemples peuvent avoir sur le reste du troupeau la plus heureuse influence. Faut-il ajouter que dans ce milieu franchement catholique le respect humain ne saurait obtenir droit de cité?

Des soirées musicales et dramatiques viennent assez fréquemment ajouter aux réunions du Club un agréable supplément d'intérêt; et le public est si friand de ces douceurs qu'on a failli ne pouvoir placer tout le monde dans les grands locaux où ont lieu les représentations. Une ou deux fois, des séances payantes ont procuré quelques ressources à la paroisse; et l'empressement de ce bon peuple à concourir aux dépenses du culte, ajouté aux instances réitérées faites au curé salésien, vient de déterminer celui-ci à doter enfin la nouvelle église de l'orgue qu'elle attend encore. Le très modeste harmonium dont on s'est contenté jusqu'ici n'est digne ni du temple ni de la maîtrise, que les amateurs de bonne musique religieuse apprécient de plus en plus.

Une souscription qui doit payer l'orgue est déjà en bonne voie; pour compléter son rôle, le curé de la paroisse, Don Macey, organise pour la Noël une grande *Kermesse*, avec l'aide d'un Comité dont il partage la présidence avec un de ses vicaires. Le point capital consiste à réunir des objets pour alimenter les comptoirs, la loterie, etc., etc. Battersea se saigne aux quatre veines pour fournir à son jeune curé le plus large concours possible; mais nos lecteurs n'ont pas oublié que la paroisse salésienne est pauvre. Aussi, nos chers lecteurs peuvent-ils prendre note qu'à *Londres-Battersea, 64, Orbel Street*, on recevra avec la plus vive reconnaissance les dons même les plus modestes. Ne pas se préoccuper de la douane anglaise, qui est vraiment bonne fille, surtout quand il s'agit de marchandises comme celles dont on a besoin chez les Salésiens de Londres. D'autre part, le transport par petite vitesse n'est pas une dépense excessive. L'important est que les envois arrivent à Battersea *avant le 17 décembre*.

A nos chers Coopérateurs de France et de Belgique de répondre, comme leur cœur et leur bourse savent le faire, à cet appel des fils de Don Bosco à Londres. La Vierge Auxiliatrice tiendra, de toutes les largesses que nous prévoyons, une comptabilité bien maternelle. Ou nous nous trompons fort, ou ce compte se soldera par de grands profits pour les âmes de ceux qui ouvriront la main et de ceux qui recevront les bienfaits.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO AMÉRIQUE DU SUD ÉQUATEUR

LE PREMIER VOYAGE D'EXPLORATION
DANS LE VICARIAT DE MENDEZ ET GUALAQUIZA

(Suite. — Voir le numéro d'octobre.)

La vallée de Gualaquiza.
Première rencontre avec les Jivaros.

Quel magnifique tableau présente la vallée de Gualaquiza vue de la *pointe des Trois Croix*! Cette vallée, très vaste et si célèbre dans l'Équateur, est formée par la réunion de deux vallées secondaires, provenant l'une du Nord et l'autre de l'Est, flanquées de monticules ou collines à pente douce complètement couvertes d'une végétation luxuriante et vraiment gigantesque. Le rio Gualaquiza, aux eaux cristallines et à l'allure majestueuse, serpente au milieu de la vallée, parmi les cannes à sucre, les plantations de café, les palmiers, les oranges, les citronniers, etc., appartenant aux *entables* ou propriétés de quelques chrétiens établis là.

Le vert clair de ces plantes cultivées, au milieu desquelles s'élève la mesquine cabane du colon, forme un agréable contraste avec le vert obscur des bois touffus qui couvrent la majeure partie de la vallée et les cimes voisines.

Toutefois, on ne peut pas apercevoir les maisons des Jivaros, qui sont éparpillées dans les forêts de la colline.

L'âme du voyageur se délecte à la contemplation de ces merveilleuses beautés et oublie alors tous les périls passés.

Mais il faut encore, pour arriver à ce joli coin de paradis terrestre, que le voyageur se prépare à passer par un horrible sentier embarrassé de bourbiers, de troncs d'arbres tombés, de réseaux embrouillés formés par des racines qui rampent, se croisent, se retordent les unes par-dessus les autres au milieu de toute cette fange, dans laquelle s'enfoncent parfois les pauvres bêtes qui n'en sortent que fort maltraitées, ainsi que le cavalier fatigué.

Comme il plût à Dieu, vers les deux heures et demie après-midi du samedi 14 octobre, nous arrivâmes heureusement à la première cabane de Gualaquiza appelé *Yumaza*. Là, nous trouvâmes une vingtaine de chrétiens blancs, qui, ayant appris notre arrivée, étaient

venus au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue. Mais nos yeux se portèrent aussitôt du côté de plusieurs Jivaros, qui se tenaient là, droits, vêtus de leur costume national, avec leur indispensable lance à la main, dans une attitude que je pourrais presque appeler digne.

A peine fûmes-nous descendus de nos montures qu'ils vinrent à nous, et, nous tendant la main, nous demandèrent d'un ton franc et fier : *Como estando?*

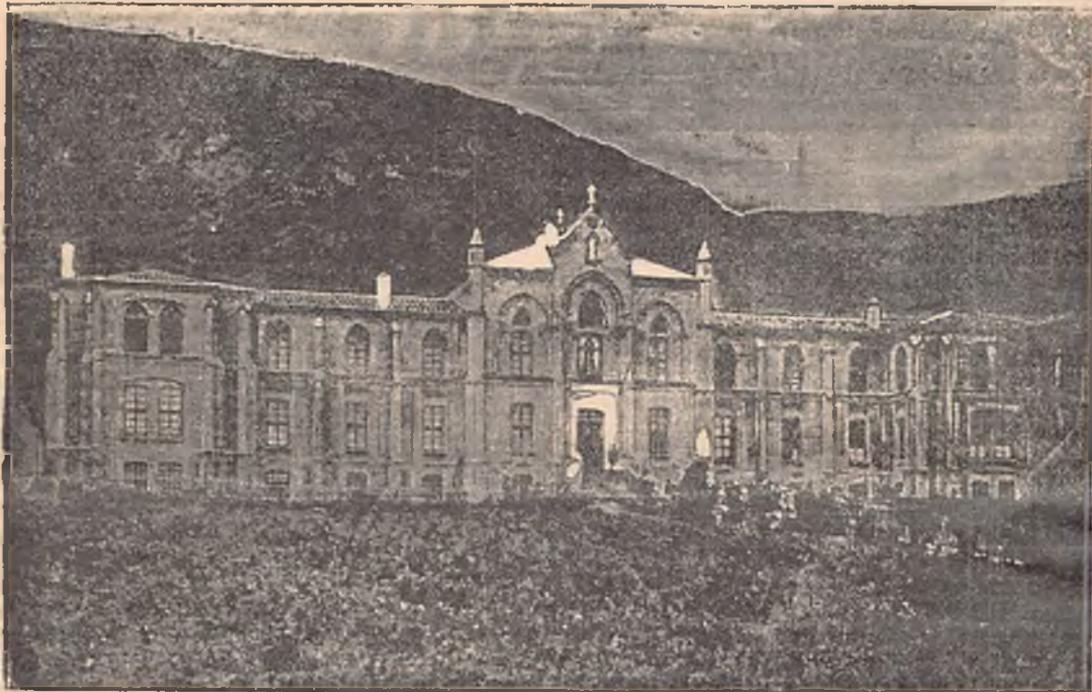
Nous savons déjà que les Jivaros de Gualaquiza, par suite du contact qu'ils ont

la colline où se trouvaient l'église et la maison de la Mission, construites il y a plus de vingt ans par le célèbre missionnaire jésuite le R. P. Pozzi.

Au centre de Gualaquiza.

L'ancienne église et la chapelle improvisée.

Cette charmante petite colline qui, de la surface plane du pays s'élève à une hauteur de trente mètres environ à la droite du fleuve Gualaquiza, et qui, vers la moitié de sa hauteur, est séparée de la montagne



L'ORATOIRE SALÉSIEEN DE QUITO.

depuis longtemps avec les blancs, entendent tous passablement la langue espagnole et savent se faire comprendre en employant toujours les verbes au gérondif. Nous cherchâmes par conséquent à nous faire entendre d'eux en parlant de la même manière, et au moyen de propositions construites d'une façon absolument fantaisiste.

Ce fut une conversation très curieuse. Nous leur expliquâmes que nous étions venus à Gualaquiza pour nous occuper d'eux, pour leur enseigner à travailler le fer, de manière à pouvoir fabriquer des objets utiles, et que nous leur apportions toute sorte de petits cadeaux très jolis et précieux pour eux.

Extrêmement satisfaits, ils se regardaient l'un l'autre en manifestant leur joie; et quand nous fûmes sur le point de remonter à cheval, ils se mirent à courir pour aller annoncer la bonne nouvelle à leurs compagnons, qui les attendaient sur le plateau de

voisine par une petite vallée, représente assez bien un cône tronqué légèrement incliné.

De là, on domine toute la vallée de Gualaquiza depuis le confluent des deux fleuves qui forment le Rio de ce nom, jusqu'au confluent de ce dernier avec le Bomboiza, à dix kilomètres plus loin, au sud sud-est.

Le plus beau panorama est celui qu'on a de L'Orient. Au pied de la colline se présente d'abord la vallée où sont disséminées des cabanes et des maisonnettes entourées de bananiers, de cannes à sucre, d'orangers, de citronniers, de caféiers: ce sont là les pauvres habitations des chrétiens qui demeurent là-bas, les uns toute l'année et d'autres seulement au temps des semailles et de la récolte.

Plus loin s'élèvent de petites collines, puis de plus hautes, puis le montagnes couvertes de bois touffus d'un vert sombre

qui donnent un aspect sévère et majestueux à tout le panorama.

Sur le plateau de cette colline, ainsi que je l'ai déjà dit, notre dernier prédécesseur avait construit une belle et grande église avec un hospice contigu; mais, lui parti, l'église et l'hospice furent abandonnés et tombèrent bientôt en ruines. Avec les débris, plusieurs chrétiens de Gualaquiza édifièrent une très mesquine chapelle et deux petites chambres pour les missionnaires qu'ils savaient devoir venir sous peu.

Nous nous dirigeâmes là, suivant le chemin de nos précurseurs et passant sous deux arcs de triomphe formés avec des branches d'arbre ornées de fleurs et d'oiseaux desséchés aux plumes multicolores. En un moment, nous nous vîmes entourés par d'autres chrétiens et par une foule de Jivaros, hommes, femmes et enfants, qui avaient appris notre arrivée et étaient accourus pour nous saluer et nous offrir des *yucos* (truffes d'Amérique), des fruits et des oiseaux desséchés.

Après nous avoir ainsi présenté diverses petites choses, avec leur simplicité sauvage, ils nous demandèrent : — *Y vos que regalando?* — Et vous, que nous offrez-vous? — Nous répondîmes que nos bagages, qui contenaient les objets que nous leur destinions, étaient restés en arrière, mais que nous les invitions à revenir dans quelques jours et que nous leur donnerions bien des jolies choses.

Heureux de ces promesses, ils s'en retournèrent contents à leurs habitations. Pour nous, cédant aux instances réitérées de M. Guillaume Vega, à qui semblaient trop étroites et insuffisantes les deux chambres qui nous avaient été préparées, nous allâmes loger chez lui et nous y restâmes pendant tout le mois que nous passâmes à Gualaquiza, continuellement traités par lui avec une délicatesse exquise.

Les jours suivants, les Jivaros prouvèrent qu'ils nous avaient compris à merveille, car ils vinrent en foule nous rendre visite et recevoir les cadeaux promis, consistant en joujoux, aiguilles, fil à coudre, épingles, couteaux, ciseaux, mouchoirs, chemises, etc., toutes choses qu'ils accueillaient en manifestant de la manière la plus ostensible leur joie et leur reconnaissance.

Ces sauvages sont très curieux en même temps que très prétentieux. Ils veulent tout voir, tout examiner et demandent tout; mais nous devons déclarer que nous ne nous aperçûmes pas qu'aucun d'eux eût touché un fil sans permission.

On nous assure même que parmi les Jivaros non corrompus par les mauvais exemples de certains blancs, celui qui ment et qui vole est considéré comme méchant.

Grâce à ces petits cadeaux, ils devinrent bientôt tellement nos amis qu'ils ne cessaient de s'exclamer et de raconter à tous

que *los Padres muy buenos siendo* - les Pères étant très bons.

Et le bruit s'en répandit de bouche en bouche, si bien que nous vîmes venir à nous non seulement tous les Jivaros de Gualaquiza, mais aussi quelques-uns de Mendez et des plaines du Zamora.

Portrait des Jivaros.

En voyant le terrain si bien préparé, nous nous débarrassâmes des quelques craintes que nous ressentions encore de ces sauvages et nous commençâmes, à leur grande satisfaction, à leur rendre visite dans leurs cases, les uns après les autres.

Le caractère prédominant des Jivaros est d'être soupçonneux, défiants et traîtres. Il n'y a encore que quelques années que ceux-là même de Gualaquiza commirent assez de délits pour justifier amplement la grande frayeur que les blancs éprouvent dans le voisinage de ces Indiens.

Il semble toutefois qu'ils aient beaucoup de respect pour le missionnaire, sachant qu'il peut et veut leur faire du bien; néanmoins le missionnaire même doit se montrer résolu et capable de se défendre en cas de besoin.

Eu égard à ces motifs, je ne m'éloignai jamais de notre maison sans avoir ma carabine sur l'épaule, et j'eus même l'occasion d'en montrer la terrible puissance et la remarquable précision.

C'est de cette façon que nous nous confiâmes à eux dans diverses occasions; plusieurs fois nous leur permîmes de nous faire traverser le fleuve dans leurs canots et, d'autres fois, nous dormîmes à côté d'eux, tantôt dans la forêt, tantôt dans leurs cabanes ou dans la nôtre.

Les Jivaros sont de stature moyenne, plutôt petits, mais trapus et musculeux. La couleur de leur teint varie entre le rouge cuivre et le brun avec quelque tendance au jaune. La conformation de la tête et du visage n'a rien de particulièrement remarquable, sauf les narines qui sont un peu écrasées et larges. Leur angle facial est droit, le profil des yeux horizontal, comme dans la race caucasique, et les pommettes sont un peu saillantes. En général, ils manquent complètement de barbe, bien que quelques-uns d'entre eux, plutôt des vieux, aient quelque apparence de moustache, une sorte de duvet laineux et une petite barbiche. La chevelure, que tous maintiennent en bon état, est noire et épaisse; la partie antérieure est toujours bien taillée vers le milieu du front; les mèches de côté, toujours longues, sont liées à l'aide d'un ruban et enroulées sur la tête en forme de couronne; enfin la partie postérieure, très longue, est tressée en forme de queue, à l'extrémité de laquelle ils attachent, les jours de fête, des oiseaux desséchés aux

brillantes couleurs, qui sont ainsi suspendus le long de leur échine comme autant de joyaux.

Ils ont l'habitude de se percer les oreilles de telle façon qu'ils s'y font un trou assez grand, quelquefois, pour pouvoir y enfiler une baguette de la grosseur du pouce, dans laquelle ils enfonce leurs aiguilles à coudre, longues de plus de vingt-cinq centimètres.

Tout leur vêtement consiste, pour les hommes, en un morceau de toile rougeâtre (*Pitipi*), qui est rayé de jaune et de noir, leur enveloppe les flancs et descend jusqu'aux genoux.

La poitrine, les larges épaules, les bras nerveux, aussi bien que la partie inférieure des jambes et le pied large et court, sont généralement nus.

Ils ont toujours la coutume de peindre sur leur visage des lignes rouges transversales et de tracer sur leur cou, leur poitrine et leurs bras d'étranges dessins noirs. Ils portent en outre un grand nombre de colliers formés d'une espèce de pierre

noire ou de grains, comme ceux dont chez nous on fait des chapelets, ou bien encore composés de dents de singe enfilées.

Et à ces colliers, qui couvrent quelquefois une grande partie de la poitrine et des reins, ils suspendent aussi des oiseaux desséchés aux vives couleurs.

Quelques-uns portent en outre sur la tête des couronnes tressées, faites aussi de plumes d'oiseaux de couleurs très variées. Quand ils peuvent avoir des chemises et des gilets, spécialement de couleur rouge, ils s'en affublent bien volontiers les jours de fête. Les femmes sont habillées un peu plus décemment: elles portent une sorte de chemise de la même couleur que *Pitipi*, tirant un peu plus sur le brun, qui depuis le cou leur descend sur les pieds, serrée aux flancs à l'aide d'un cordon spécial.

Les filles, quelque jeunes qu'elles soient, même celles qui sont encore sur les bras de leur mère, sont revêtues d'une robe semblable à celle des femmes adultes, et enfin les petits garçons vont complètement nus, jusqu'à sept ou huit ans.

Cases, meubles et occupations des Jivaros.

Les cases des Jivaros, éparées

dans la forêt et presque toutes de même forme, sont de grands et spacieux hangars avec des toits pointus.



LE TYPE JIVARO.

Elles sont entourées d'une épaisse palissade, haute de trois à quatre mètres, avec deux portes aux extrémités de l'ovale. Le tout présente, grâce à l'harmonie et à la symétrie des proportions, un aspect élégant et léger.

Le toit est formé avec des feuilles bien tressées soutenues par des traverses de bambou. Les dimensions de ces maisons varient de 12 à 25 mètres pour la longueur, avec une largeur proportionnelle. L'aire très vaste qui occupe l'intérieur de la case est divisée par une estacade en deux compartiments, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Les meubles du *tambo* sont très succincts. Premièrement, il y a le lit, qui consiste, pour les hommes, en une sorte de dur paillasson élevé à peu près d'un mètre au-dessus du sol et tellement court qu'il laisse dépasser les jambes, lesquelles reposent sur une tringle, devant laquelle est toujours allumé un peu de feu pour tenir secs leurs pieds, dont les Jivaros ont un soin tout particulier. Ils ne se servent ni de couvertures, ni de matelas, ni de traversins, et se couchent vêtus comme ils se trouvent, ayant soin de passer leurs mains sous leur tête pour la tenir plus élevée que le corps.

On admire ensuite le *tunduli*, ustensile bien connu dans l'Équateur pour donner le signal d'alarme; le bouclier de bois léger pour la défense personnelle dans les combats; la lance, compagne inséparable du Jivaro quand il sort de la maison; l'arc et le carquois (*bataquero*) avec des flèches souvent empoisonnées, pour la chasse aux oiseaux; les fuseaux et les métiers pour filer et tisser le coton avec lequel ils font leurs rustiques vêtements.

Les occupations des hommes sont les suivantes: construire la maison; tailler et brûler les arbres pour créer le jardin; filer le peu de coton qu'ils emploient.

La pêche, la chasse et les exercices avec les armes offensives et défensives sont également au nombre de leurs attributions.

Leur arme principale est la lance, mais le plus grand nombre possède aussi des armes à feu dont ils se servent pour la chasse et rarement en guerre. Quant aux femmes, elles restent dans le quartier qui leur est assigné, occupées à soigner les enfants, à faire la cuisine, à cultiver le jardin qui entoure le *tambo*, à tisser le coton filé par les hommes, à fabriquer la *chicha* (1) etc., etc.

Usage barbare. — Une nuit orageuse.
Taita Naranza.

Les Jivaros sont extrêmement vindicatifs, et cette passion a été et est encore désastreuse pour eux.

(1) Boisson fermentée préparée d'une façon répugnante par les femmes. La salive humaine détermine la fermentation de ce breuvage, dont les Jivaros raffolent.

La haute et solide palissade qui entoure le *tambo* suffit à démontrer que ce sont là des tribus féroces et guerrières, car il est notoire que là où il n'y a pas de guerre, le *tambo* reste ouvert de tous les côtés.

Il semble que les Jivaros de Gualaquiza soient déjà assez dégrossis, grâce au peu de religion catholique qui reste encore dans leurs coeurs et à leurs relations déjà anciennes avec les blancs. Mais les tribus plus éloignées, du côté du Marañon, doivent être plus féroces et sanguinaires.

Pour se venger de leurs ennemis, ces sauvages ont la coutume barbare de leur couper la tête: ensuite ils en extraient les os et enlèvent la peau avec précaution, ayant soin que la tête reste entière le plus possible; puis ils mettent cette peau dans l'eau bouillante, parfois avec des herbes connues d'eux pour leurs propriétés spéciales. Puis ils placent cette tête, où adhère encore la chevelure et qui a plus ou moins conservé les traits primitifs de leur victime, sur une petite pierre ronde chauffée exprès, de manière que par suite de la chaleur les fibres de la peau se contractent peu à peu et que le volume de la tête se réduit sensiblement. Cette momie, qui devient ainsi de la grosseur d'une orange, est appelée *shanza*.

Toutefois à Gualaquiza, il semble que cet usage abominable ait complètement disparu par suite des peines ecclésiastiques et civiles dont sont menacés les acheteurs de *shanzas*.

Et même, on considère dans le pays comme un mauvais sujet celui qui, poussé par l'appât du gain qu'il en peut retirer, ose encore faire des *shanzas*.

Parmi les tribus voisines, on trouve encore des individus tellement féroces, que, pour un simple fusil, ils vont tuer au loin des ennemis et font avec leurs têtes des *shanzas* pour les vendre à de barbares acheteurs.

Nous en vîmes une seule dans la case de *Taita Naranza*; elle appartenait d'ailleurs à un sauvage de Mendez. *Taita Naranza* est le Jivaro le plus vieux de Gualaquiza, mais il est encore alerte et très robuste.

Notre première visite fut pour lui; sa case est située de l'autre côté du Bomboiza. Nous y allâmes accompagnés de deux missionnaires franciscains, qui, ayant appris que nous devions arriver à Gualaquiza, eurent la bonne idée de nous faire une agréable surprise et firent le trajet de Zamora à Gualaquiza pour nous rencontrer et nous saluer.

Il ne nous fut pas possible, le premier jour, d'arriver jusqu'à la maison du vieux *Naranza*, car, lorsque nous fîmes près du Bomboiza, nous le trouvâmes si gros qu'il nous fut impossible de le traverser. Il fallut nous résigner à passer la nuit dans la forêt.

Nous fîmes à la hâte, avec des branches et

de grandes feuilles, une petite cabane, pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Nous préparâmes un grand feu pour faire sécher nos habits complètement trempés ; puis, sur la braise, nous fîmes rôtir quelques morceaux de *yuca*, que fort heureusement nous avions trouvés dans un jardin abandonné et qui, augmentés de quelques sardines qu'avaient les bons Franciscains, formèrent notre savoureux souper ce soir-là.

Nous étions très las : de sorte que, après avoir dit nos prières du fond du cœur, nous nous endormîmes sur l'herbe humide dans notre cabane improvisée.

J'avoue franchement que j'eus quelque peine à chasser la crainte qui envahissait mon cœur au milieu du silence et de l'obscurité de la forêt.

Il me revenait à l'esprit les milles descriptions lugubres et les récits des Jivaros ; mon imagination en assombrissait les teintes, les rendait toujours plus noires, plus tristes, plus épouvantables. A peu de distance de notre cabane, avait eu lieu le massacre des ouvriers de M. Vega, et un de nos guides racontait en outre que ces parages sont fréquentés par des serpents venimeux.

Ce délire, rempli d'images sombres qui s'agitaient dans ma tête, repoussait le sommeil et refusait tout repos à mes membres brisés.

Finalement, la lassitude l'emporta et je fus comme mes compagnons en proie à un sommeil troublé. Mais voilà qu'une pluie torrentielle tomba sur notre pauvre cabane si élémentairement bâtie et nous tourmenta toute la nuit.

A l'aube, un horrible fracas nous fit tous lever d'un bond : un gros arbre venait de tomber à quelques pas de notre cabane. Nous résolûmes de partir immédiatement et de nous diriger vers le Bomboiza.

Nous dûmes attendre longtemps, puis deux robustes sauvages vinrent avec un canot petit et étroit ; ils nous firent passer sur l'autre rive. Nous hésitâmes tous : nous ne pouvions nous décider à entrer dans cette périlleuse barque et à nous aventurer sur ces eaux impétueuses. Néanmoins je pris le premier mon courage à deux mains, je me commandai à mon ange gardien et je sautai dans la barque. Les deux Jivaros me demandèrent si je savais nager : je répondis que non, mais que cela importait peu et leur fis signe de s'éloigner de la rive. Je n'eus pas besoin de répéter l'ordre : mes gaillards saisirent les rames et, en un clin d'œil, m'eurent transporté sur l'autre rive. Mes compagnons m'imitèrent, et nous nous dirigeâmes tous vers la case du vieux Naranza.

L'habitation du vieux Jivaro est propre, très symétrique dans toutes ses parties et même élégante.

Outre les meubles et ustensiles que nous avons cités plus haut et qu'on trouve dans

tous les *tambos* des Jivaros de Gualaquiza, nous trouvâmes là un objet particulier, une *shanza*.

Je fus pris d'horreur en l'apercevant et je demandai à Taita Naranza de qui elle était. Taita Naranza, presque offensé par cette question, me répondit avec ressentiment qu'elle ne lui appartenait pas, mais qu'elle était la propriété d'un Jivaro de Mendez qui logeait chez lui.

Ce sauvage se présenta alors et nous dit avec une arrogance sans pareille : — *Esta shanza mia siendo : Jivaro Pongo matando á mi hermano, yo matando el, cortando cabeza, haciendo shanza*. Ce qui, traduit aussi avec du gérondif à la clef, veut dire : — Cette *shanza* étant à moi : un Jivaro Pongo tuant mon frère, moi tuant lui, coupant sa tête et en faisant une *shanza*.

Voilà jusqu'à quel point arrive la barbarie et la cruauté d'un peuple sans religion !

Convenablement traités par le vieux Naranza, nous prîmes congé de lui avant le soir, pour retourner à Gualaquiza.

Le vieux Jivaro s'opposa avec ténacité à notre départ, objectant que les eaux du fleuve étaient encore beaucoup trop grosses et que nous nous exposions à nous noyer en les traversant ; mais voyant notre ferme résolution, il se résigna d'assez mauvaise grâce à nous procurer deux canotiers qui, avec leur agilité habituelle, nous transportèrent en un moment sur la rive opposée.

Nous visitâmes ensuite toutes les autres cases des environs de Gualaquiza, et je m'avançai jusqu'au confluent du Bomboiza et du Zamora, surtout pour voir si ce dernier fleuve était navigable, au moins en canot, jusqu'au territoire de Gualaquiza.

Ignorance et superstition.

Dans l'intervalle, nous eûmes occasion de voir quelle ignorance et combien de superstitions règnent parmi ces pauvres sauvages.

Quand l'un d'eux tombe malade, ses parents envoient chercher le médecin, que dans leur dialecte, on appelle le *brujo* ou le magicien. Si le magicien croit qu'il peut guérir le malade, il commence sa cure, que toutefois il opère toujours de nuit. Elle consiste premièrement en chants étranges et en danses, pendant des nuits entières.

Puis le *brujo* s'approche du malade et dépose habilement sur la partie affectée un ver ; il feint ensuite de l'en extraire et le montrant à ceux qui entourent le malade, il leur fait croire que des ennemis avaient introduit ce ver dans le corps de leur victime.

Alors les parents et le malade lui-même se livrent à mille conjectures, pour découvrir cet ennemi insolent et méchant.

De là, des haines implacables et des vengeances qui ne finissent jamais.

D'autre part, si, malgré le simulacre de cure sus-indiqué, le malade vient à suc-

comber, les colères se tournent toutes contre le magicien, qui souvent paie de sa propre vie ses mensonges et ses tromperies.

Quand un individu vient à mourir, c'est toujours parce que quelqu'un l'a *brujado*, c'est-à-dire ensorcelé : ils en sont tellement persuadés qu'il est complètement inutile de les raisonner et d'essayer de leur prouver le contraire.

De là, naissent des suspicions, des méfiances et quelquefois des guerres séculaires de tribu à tribu.

Quand un adulte est mort, on l'ensevelit dans le *tambo* même où il a rendu le dernier soupir, et les survivants, plutôt par suite de l'horreur qu'ils ont de la mort que par respect pour le défunt, dès que la sépulture est terminée, abandonnent la case et vont en construire une autre aussi loin que possible.

En outre, nombre de ces pauvres gens conservent l'usage de déposer sur la tombe une grande quantité de nourriture et de boisson, dans la pensée que le défunt en profitera.

Ces superstitions et plusieurs autres sont, à ce qu'il semble, des restes de l'antique paganisme qui régnait dans le pays et que, malgré tous les efforts des missionnaires qui y vinrent, on n'a pas encore pu déraciner complètement.

Religion et morale.

Les Jivaros de Gualaquiza adultes sont presque tous chrétiens, mais simplement de nom. Il y a plus de vingt ans, un zélé missionnaire, prévoyant qu'il serait bientôt obligé de quitter Gualaquiza sans espérance de pouvoir y revenir de sitôt, se hâta, pressé par les circonstances, d'instruire le mieux qu'il pût les Jivaros et de leur administrer le baptême. Il dut en effet se retirer et les Jivaros, complètement abandonnés à eux-mêmes depuis tant d'années, se souviennent à peine du nom de chrétiens qu'ils portent. Actuellement, aucun d'eux ne sait faire le signe de la croix. Toute leur foi consiste à croire à l'existence de Dieu le Père : — *Taita Dios* — lequel réside dans le ciel ; que les bons, après leur mort, iront avec lui, et les méchants avec *Iguanachi*, l'esprit du mal ou le démon.

Un soir, nous eûmes la visite d'un vieux Jivaro nommé *Chacaima*. Le temps étant très mauvais et l'heure très avancée, nous ne lui permîmes pas de retourner chez lui le soir même : il se résigna avec peine à passer la nuit dans notre propre chambre. Toutefois, avant de se coucher, il sortit, et, du corridor de la maison, il commença à souffler fortement et à murmurer je ne sais quelles paroles entre les dents.

Don Spinelli, qui l'observait, lui demanda la signification de ces expirations et de ces

paroles, et le vieux Jivaro lui répondit : — *Chacaima soplando lejos mandando muerte é iguanchi ; rezazando Taita Dios por que muerte é iguanchi lejos mandando.* — Ce qui veut dire : — *Chacaima* souffle pour chasser au loin la mort et le démon ; ensuite, il prie Dieu le Père, pour qu'il éloigne la mort et le démon.

Un autre soir, un *brujo* ou magicien de Mendez consentit à passer la nuit avec nous. Lui aussi, avant de se coucher, accomplit les mêmes cérémonies : expirations et prières continuées pendant longtemps.

Lui ayant adressé la même question qu'à l'autre, il répondit : — *Buenos Jivaros todos antes dormiendo rezando.* — Tous les bons Jivaros prient avant de se coucher.

Pour juger de ce qui est bien ou mal, permis ou défendu, ils n'ont point, bien que baptisés, les mêmes règles que nous. En général, au moins à Gualaquiza, ils ne considèrent comme des actions coupables que l'homicide, le vol et le mensonge. Quand toutefois l'homicide a une cause qui leur semble le légitimer, il devient à leurs yeux une chose sacrée ; pour eux la vengeance est obligatoire. En outre, quelques-uns pratiquent la polygamie comme une chose licite, et les autres ne s'en étonnent point.

Ils célèbrent diverses fêtes accompagnées de cérémonies religieuses qui se prolongent pendant plusieurs jours ; mais, d'après ce que nous avons pu en savoir, ces fêtes dégèrent en bombances et en dérèglements pires que ceux de notre carnaval.

Ils n'offrent pas de sacrifices et n'ont rien que l'on puisse, à proprement parler, appeler une idole ; ils font seulement des genuflexions devant la *shanza*, quand s'en présente l'anniversaire.

Les Jivaros de Gualaquiza ont été décimés plusieurs fois dans ces derniers temps par de fréquentes guerres entre tribus voisines, et par des maladies contagieuses importées par les blancs, telles que la petite vérole.

Toutefois, ils sont encore au nombre d'un demi-millier. On m'a assuré qu'à Mendez il doit y en avoir plusieurs milliers ; d'autres nombreuses tribus, m'a-t-on dit, habitent au Pongo, au Pante inférieur et sur la rive droite du Morono.

On sait que les sauvages choisissent toujours les lieux solitaires, autant que possible dans le voisinage des fleuves, où personne ne puisse ni les voir, ni les entendre, ni les troubler dans leurs orgies ; par conséquent, ils pourraient bien être plus nombreux qu'on ne le croit.

Notre excursion terminée, nous pensâmes au retour. Comme je l'ai dit au début de cette lettre, trois Jivaros adultes voulurent nous accompagner jusqu'à Cuenca, où tout le monde s'étonna que nous ayons eu le courage de nous fier à ces sauvages, générale-

ment regardés comme très féroces. Ces trois Jivaros passèrent quatre jours dans notre maison, extrêmement satisfaits de la manière dont nous les traitâmes, ainsi que des procédés dont nous usons envers nos enfants; puis, ne pouvant résister au climat de Cuenca, trop rude pour eux, ils retournèrent dans leur pays, où nous irons bientôt les retrouver.

A Gualaquiza, nous avons constaté que la température *maxima* varie de 23 à 27 degrés centigrades et la *minima* de 17 à 20. La hauteur du pays au-dessus du niveau de la mer est de 750 mètres. Sur un mois que nous y restâmes, 26 jours furent plus ou moins pluvieux, bien qu'on fût en été.

Avec un climat si chaud et en même temps si humide, la fertilité du sol doit être extraordinaire; et en effet Gualaquiza est si riche en produits végétaux, que je ne crois pas qu'on puisse désirer mieux. Le mal est que les bras manquent pour la culture, ou plutôt pour débarrasser le terrain des mauvaises herbes et des plantes sauvages.

Nécessité de cette Mission.

Durant notre court séjour à Gualaquiza, nous avons pu nous persuader que pour pouvoir continuer avec fruit cette mission, de grands secours spirituels et matériels sont nécessaires.

Avant tout, nous avons le plus grand besoin de l'assistance de Dieu. Sans elle, rien ne sera possible, car les difficultés sont ardues et les périls bien grands.

En conséquence, nous nous recommandons tout particulièrement aux prières de nos excellents supérieurs et confrères, à celles des enfants des Maisons salésiennes et de tous les Coopérateurs et Coopératrices si méritants de notre Pieuse Société. Pen-

dant que nous irons parcourant ces régions inhospitalières, de tous les coins de la terre où se trouvent des Salésiens, que l'on fasse monter vers le ciel des vœux ardents, pour que nos pauvres fatigues soient bénies et couronnées d'un heureux résultat.

Ensuite, un bon personnel nous est nécessaire. L'unique voie à suivre pour évangéliser et civiliser les Jivaros, d'après l'opinion de tous ceux

qui connaissent ces sauvages, c'est de fonder dans les centres les plus peuplés des ateliers et des écoles, pour habituer au travail et instruire les enfants, qui semblent très intelligents.

Ces sauvages, hommes et enfants, sont extrêmement amoureux de liberté; ils passent la plus grande partie de leur temps à s'ébattre dans les rivières et à s'amuser dans les bois; et il faudra bien nous garder de les mettre en cage ou de les contraindre tout d'un coup au travail. Mais, quand ils se sont divertis à leur gré dans les bois et les fleuves, ils montrent de la bonne volonté.

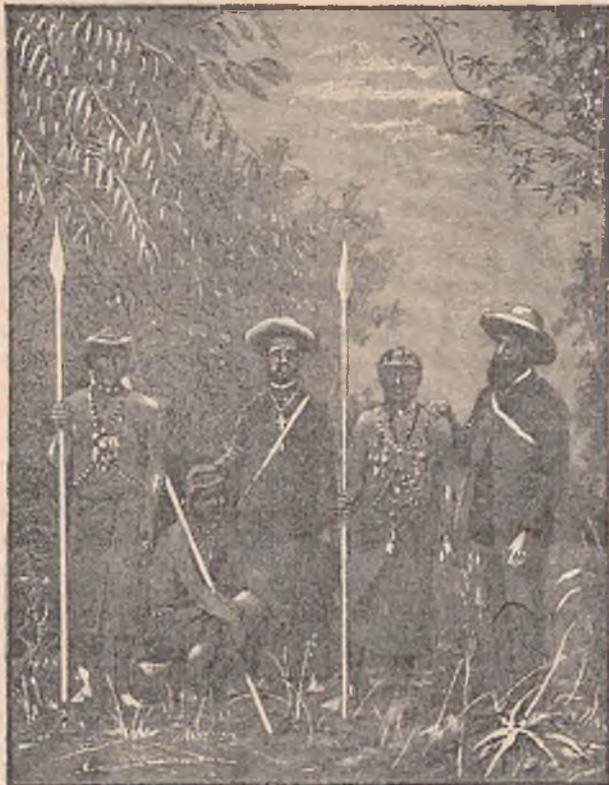
Nous profiterons de ces moments pour leur donner un peu d'instruction et d'éducation chrétienne.

La première Maison à fonder devrait être certainement celle de Gualaquiza, où se trouve aussi un bon nombre de chrétiens, qui ont autant besoin du missionnaire que les Jivaros.

Puis, il en faudrait une à Mendez, ensuite un autre au Pongo et une aussi peut-être au Paute inférieur.

Mais, au sujet de ces dernières stations, nous ne pouvons rien dire encore de positif, attendu que le Directeur de Quito, Don Louis Calcagno, de crainte qu'il ne nous arrivât quelque malheur par le fait des sauvages, nous a défendu de dépasser les limites de Gualaquiza.

Ces Missions devront être fournies de tout



Don Splinelli, le coadjuteur Pancherl et les trois Jivaros venus à Cuenca.

ce qui est nécessaire pour l'établissement d'une petite chapelle, puis de tous les outils indispensables pour des ateliers de forgerons et de menuisiers, enfin d'une grande quantité de vêtements et d'autres objets, dont les Jivaros sont friands. Ces sauvages sont très égoïstes et très intéressés, et c'est seulement avec des objets matériels qu'on pourra les gagner. Ils sont très avides des chemises de couleur rouge ou violette, de tricots ou de gilets, de mouchoirs, etc. de la même couleur. Les chemises devraient être d'un tissu fort, mais mince et léger; il en faudrait sans manches, ou avec manches courtes n'ayant pas plus de 10 centimètres, pour les enfants, ainsi que d'autres avec des manches longues pour les adultes. Toutes ces chemises devraient être longues jusqu'à toucher les pieds.

Ils aiment aussi avoir des haches, des couperets, des lances, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des miroirs et autres menus objets.

En faisant cadeau aux pères et mères de toutes ces choses, nous pourrions les induire à laisser venir leurs enfants, à venir eux-mêmes nous entendre et à se conduire d'après nos enseignements.

Le Père Magalli parle d'un missionnaire dominicain qui, arrivé dans une tribu de Jivaros, réussit (à l'aide de cadeaux, bien entendu) à se les attacher au point qu'ils allaient très volontiers écouter ses instructions.

Un jour qu'il n'avait plus aucun objet à leur donner, les Jivaros lui demandèrent avec insistance: — Père, tu n'as plus rien à nous donner? — Non, répondit le bon missionnaire, en exhalant un long soupir: tout ce que je possédais, je vous l'ai donné.

— Dans ce cas, tu es bien pauvre, reprirent les sauvages, et nous ne voulons pas d'un Père pauvre; par conséquent, ce que tu as de mieux à faire, c'est de partir tout de suite. — Et là-dessus, tous l'abandonnèrent et ils ne revinrent plus écouter ses paroles de vie éternelle.

Les tribus qui nous sont confiées se composent aussi de Jivaros, nullement différents de ceux du Père dominicain; il est nécessaire pas conséquent de fonder plusieurs stations et qu'elles soient toujours pourvues de tout ce qui est indispensable. De cette façon, peu à peu, en gagnant les âmes des parents et en instruisant bien les enfants, on pourra, avec le temps, réussir à quelque chose.

Vienne donc le plus tôt possible le Vicaire apostolique si désiré, amenant avec lui bon nombre de prêtres, religieux, chefs ouvriers et une grande quantité des objets que nous venons d'indiquer. Le chemin de l'action est déjà tracé; on peut même dire que la première station est déjà fondée.

Nous avons promis de retourner à Guaquiza pour la fête de Noël, et nous tâche-

rons de tenir notre parole, pour répondre au désir des chrétiens du pays et des Jivaros.

J'aurais encore bien des choses à dire au sujet des difficultés et des besoins de cette Mission, mais pour une simple lettre, j'ai déjà été trop long. Je recommande encore une fois aux prières des Salésiens et de leurs amis la cause de cette Mission, en même temps je suis heureux de pouvoir me dire

*Votre fils très dévoué et très obéissant
en Jésus-Christ*

HYACINTHE PANCHERI
coadjuteur salésien.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE

DE LA PATAGONIE MÉRIDIONALE

— ☉ —
TERRE DE FEU

La nouvelle Mission de Notre-Dame de La Candelara

Nos lecteurs et Coopérateurs se rappellent le voyage effectué au commencement de l'année 1893 par Don Joseph Fagnano, Préfet apostolique de la Terre de Feu, dans la grande île découverte par Magellan, afin d'y chercher une position convenable et centrale pour l'établissement d'une nouvelle Mission, sur le modèle de celle de l'île Dawson, entièrement toutefois au profit des Onas, sauvages qui habitent encore en très grand nombre les dernières pointes de l'Amérique du Sud.

Dans la dernière lettre que Don Fagnano nous écrivit et que nous avons publiée en septembre 1893, il nous annonçait que la Mission principale de la Mission salésienne à Puntarenas préparait tout ce qui peut être nécessaire pour la fondation d'un petit village sur les rives du Rio-Grande, entre le Cap Sunday et le Cap Poña. Dès les premiers jours de juin, tout le matériel était déjà chargé sur le vapeur Amédée, qui partait de Puntarenas le 9 du même mois emportant nos prêtres, Don Joseph Beauvoir, Don Jean Bernabé; les confrères Bergèse, Ferrando et Ronchi, les jeunes gens César Villabos, Michel Calafate, Robert Aravena, avec quatre ouvriers salariés.

La première expédition ne fut pas très heureuse. Quand le navire arriva près du Rio-Grande, la violence des ondes déchainées par la tempête rendit impossible, soit de jeter l'ancre, soit d'entrer dans le fleuve; et la mer restant toujours agitée, il fallut retourner en arrière jusqu'à la baie Saint-Sébastien, où l'on fut bien heureux de jeter l'ancre et où il fallut s'arrêter plus de quatre longs mois, pour attendre de nouveaux secours de Puntarenas.

Quand ils furent arrivés, on recommença le voyage, et après d'incroyables efforts et bien des péripéties, vers le milieu du mois de novembre, nos confrères

purent heureusement débarquer au lieu désigné et y commencer l'établissement de la nouvelle Mission qui, nous l'espérons, aura déjà pu recueillir quelques sauvages pour les instruire et les civiliser.

Nous avons appris ces nouvelles par la lettre ci-dessous de Don Beauvoir.

Comme les premières tentatives faites en vue de fonder cette Mission eurent lieu au commencement du mois de février 1893, à l'époque de la fête de la Purification de la Très Sainte Vierge, appelée vulgairement la Candelara (la Chandeleur), ce nom fut donné à la nouvelle Mission salésienne de la grande île de la Terre de Feu.

Voici la lettre de Don Beauvoir :

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Du Rio-Grande de la Terre de Feu,
14 décembre 1893.

Deo gratias, Deiparæque Virgini Mariæ nostræ Auxiliatrici! Grâces soient rendues à Dieu et à la Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Auxiliatrice.

Finalement, après d'innombrables péripéties, après avoir passé sept longs mois dans une situation pire que celle des Hébreux, nous sommes arrivés à la destination qui nous avait été fixée par notre très aimé Préfet apostolique Don Joseph Fagnano, pour y implanter la nouvelle Mission salésienne de *Notre-Dame de la Candelara*.

Si je voulais décrire minutieusement la longue série de vicissitudes qui se succèdent sans interruption pendant ce laps de temps, nous faisant souffrir Dieu sait comme, je n'en finirais pas de sitôt.

Peut-être que l'enfer, prévoyant l'immense bien que la nouvelle Mission apportera aux âmes malheureuses de ces pauvres sauvages qui errent abandonnés dans les îles de la Terre de Feu, et redoutant une hontense défaite, redoubla d'efforts et de méchanceté, suscitant sur le perfide élément des tempêtes épouvantables et déchainant des coups de vent formidables et incessants.

Mais, gloire à Dieu, qui triomphe toujours de son infernal ennemi!

La force, le courage et la constance, qui ne nous ont jamais abandonnés au milieu de tant d'épreuves, sont des signes certains de sa continuelle assistance.

Première tentative demeurée infructueuse.

Le 9 juin, jour de la fête du Sacré Cœur de Jésus, le vapeur *Amédée* était parti avec une charge de cent cinquante tonnes de matériel destiné à la nouvelle Mission, plus six bons chevaux et d'autres animaux indispensables pour les excursions et le service de la Mission.

Le navire emportait Don Bernabé et moi, ainsi que trois confrères, trois jennes gens et quatre ouvriers salariés. Nous nous dirigeâmes vers le Cap Peña, accompagnés des prières de nos confrères et des enfants de Puntarenas.

Poussés par un vent de belle venue, en peu de jours nous nous trouvâmes devant la barre du Rio-Grande. J'allai d'abord, accompagné de Don Bernabé, à l'aide d'une barque, reconnaître la barre, le canal, l'embouchure du fleuve et enfin le port de Golondrina, mais il ne nous fut pas possible d'y entrer avec notre vapeur, ni de jeter l'ancre. Le vent était si violent, tellement contraire et les eaux si agitées, que plusieurs fois nous fâmes sur le point d'être submergés.

Nous nous réfugiâmes sur l'*Amédée* qui, après avoir inutilement manœuvré de toute façon, dut malgré tout virer de bord et nous ramener en arrière, à moitié environ du chemin déjà parcouru.

Vous vous imaginez facilement, bien-aimé Père, quelle fut dans ce moment-là notre consternation. Après un voyage qui avait nécessité de si grands frais, être obligés de retourner sur nos pas sans avoir rien pu faire; tourner le dos à ces lieux après lesquels nous soupirions, où nous avions rêvé de pouvoir exécuter tant de beaux projets pour le bien des pauvres sauvages, ce fut là une épreuve bien douloureuse à nos cœurs.

Nous entrâmes dans la baie de Saint-Sébastien et nous débarquâmes près du ruisseau Gama, où nous dûmes nous arrêter pour attendre une occasion de pouvoir nous rembarquer.

Sur le vapeur *Amédée*, qui retournait à Puntarenas, resta Don Bernabé que nous renvoyions pour qu'il pût raconter tout ce qui venait de nous arriver et solliciter l'envoi de quelque secours.

Station provisoire.

En attendant, pour nous abriter contre les intempéries, nous construisîmes de notre mieux deux petites cabanes, une pour nous et l'autre pour les bêtes.

À côté de la première, nous édifiâmes aussi une petite chambrette, qui, en même temps qu'elle nous servait de magasin pour renfermer les objets plus précieux, nous tenait aussi lieu de chapelle. Et nous restâmes là, sur cette plage désolée, à quelques mètres de distance du point où arrivent les hautes marées et à environ deux cents mètres de la lagune formée par le ruisseau Gama et deux autres petits ruisseaux.

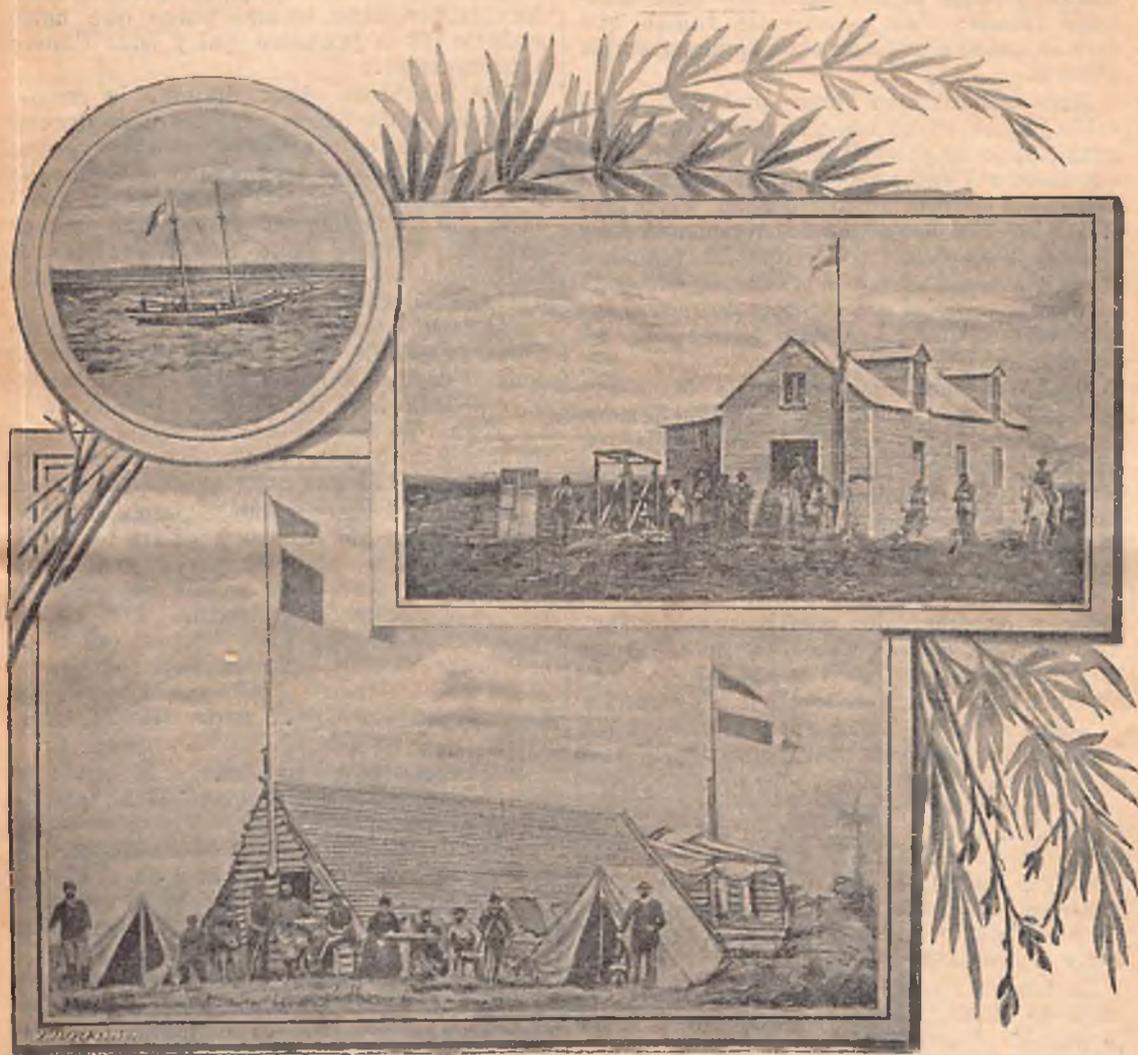
Toute notre construction était en bois et nous garantissait bien peu contre le vent, qui souvent, et on pourrait même dire continuellement, soufflait avec fureur; elle ne nous défendait pas davantage, ni contre la pluie, ni contre la neige, ni contre le sable fin soulevé par le vent, qui venait en nuages s'abattre sur notre pauvre cabane.

Malgré tout cela, il nous fallut prendre patience et attendre là quatre longs mois,

comptant les semaines et les jours qu'aurait pu employer Don Bernabé pour arriver à Puntarenas, parler à D. Fagnano, préparer une nouvelle expédition et accourir à notre aide.

Dans l'intervalle, j'envoyai plusieurs lettres à Puntarenas par l'intermédiaire de mineurs qui venaient et revenaient par terre; mais je n'eus aucune réponse et nous ne

pour consommer notre chasse, nous avions la chance d'être toujours très nombreux et tous pourvus d'un bon appétit. Quelquefois les employés du Filaret (une Société d'explorateurs, je crois) venaient partager nos repas, et comme souvent nous avions aussi à héberger des mineurs, il nous arrivait d'être plus de vingt, et avec tout ce monde là, il fallait partager amicalement le repas



La goëlette *Marie Auxiliatrice*. — Constructions édifiées pour la Mission de *N.-D. de la Candelara*. — Station provisoire de la baie Saint-Sébastien.

vîmes arriver jusqu'à nous aucun vaisseau. En attendant, les vivres diminuaient et pour nous et pour les bêtes, qui en outre disparaissaient peu à peu, vu que nous fûmes obligés d'en tuer plusieurs pour nous alimenter. Ajoutons que celles qui restaient maigrissaient à vue d'œil.

Nous n'avions pas de chiens pour la chasse du guanaco : nous ne pouvions charger nos fusils qu'avec du plomb, pour les oiseaux; et

préparé. Sans doute, nous nous acquittions de ce devoir de bon cœur et avec grand plaisir; mais, d'autre part, nous ne savions plus comment nous ferions pour aller de l'avant, si la situation se prolongeait encore.

En conséquence, je décidai d'aller moi-même par terre à Puntarenas.

Nous étions à la fin de septembre. Je me fis prêter deux chevaux par le chargé d'affaires du Paramo et me rendis ainsi à l'ha-

cienda del MM. Montes et Wales près de la *Punta Annegada* dans le détroit de Magellan, et après avoir passé le détroit, j'arrivai en quatre jours à Puntarenas.

**Une autre courageuse tentative
couronnée de succès.**

Là, je ne trouvai aucun bâtiment qui voulût prendre la mer dans une aussi mauvaise saison ; c'est pour cette raison que Don Bernabé n'avait pu nous apporter aucun secours.

Mais sachant bien dans quel état misérable j'avais laissé nos pauvres confrères et ouvriers, je ne pouvais me tranquilliser. Bien que tous à Puntarenas cherchassent à m'en dissuader, je pris notre goélette, *Marie Auxiliatrice*, j'en louai une autre nommée *King Fisher*, je les chargeai de vivres, de planches et de chevaux, et après m'être recommandé *in nomine Domini* aux prières de nos chers confrères et de nos enfants, je me mis en voyage le 27 octobre.

Malgré la mauvaise saison et les vents très forts qui soufflaient continuellement contre nous, nos deux pauvres goélettes, guidées certainement par la Très Sainte Vierge, purent passer à travers plusieurs bourrasques, échapper à bien des écueils et arriver heureusement à Saint-Sébastien, où nous étions attendus comme des anges sauveurs.

Là, nous primes les confrères et les ouvriers ; nous embarquâmes la plus grande quantité de choses qu'il nous fut possible et nous nous dirigeâmes vers le Rio-Grande.

Nous voulions absolument réussir dans l'entreprise confiée à notre obéissance. Les difficultés et les obstacles pour pénétrer dans le Rio ne furent pas moindres cette fois que l'autre, mais finalement, avec l'aide de Dieu et de la Très Sainte Vierge, nous pûmes réussir à jeter l'ancre dans le port de Golondrina. Ce fut le 11 novembre, en la fête de saint Martin et veille du Patronage de notre chère Mère Marie.

Le lendemain, dimanche et fête du Patronage de Marie, nous nous reposâmes dans le port de Golondrina, et je pus pour la première fois célébrer la messe sur cette plage, qui dorénavant sera le centre de notre chère Mission.

Dès le lundi, je fis lever l'ancre, et grâce à une marée toujours croissante, nous pûmes avancer, avec les deux goélettes, d'environ trois milles, jusqu'à ce que nous nous trouvions en face de diverses échancrures du rivage, dites *noires*, qui me parurent un endroit commode pour jeter l'ancre.

C'est ce qu'on fit, et la mer s'étant retirée avec le reflux, nous pûmes descendre commodément et débarquer presque à pied sec tout ce que nous avions apporté.

L'établissement de la nouvelle Mission.

Je donnai aussitôt l'ordre aux menuisiers de construire une grande cabane de 10 mètres 20 de longueur sur 4,50 de largeur et 3,60 de hauteur, avec trois fenêtres, un portail à l'est et une porte à l'ouest.

Elle est située dans une belle position, à cinquante pas du Rio, dans le port de Marie Auxiliatrice, ainsi nommé parce que notre goélette fut la première qui y jetât l'ancre heureusement.

Elle comprend deux étages, le rez-de-chaussée et un étage supérieur : ce dernier sert de dortoir et de magasin pour les vivres ; au rez-de-chaussée est installée une chapelle et un bureau. A cinquante mètres au nord-ouest, je fis également élever une cabane qui sert d'étable pour les bêtes ; devant cette étable se trouve une belle cour fermée par une palissade.

Après que nous eûmes pris ces dispositions, la goélette *King Fisher* partit pour la colonie de l'île Dawson et la *Marie Auxiliatrice* pour la baie de Saint-Sébastien, où je me rendis de mon côté à cheval pour y démolir nos cabanes improvisées et prendre tout le matériel que nous avions dû laisser.

Tout cela aurait pu être accompli en moins d'une semaine, si les vents et les tempêtes n'avaient contraint notre pauvre goélette à rester prisonnière dans la baie Saint-Sébastien pendant un mois environ. Elle revint pour la seconde fois dans le port où s'est établie la Mission le 22 du mois courant.

Tel est, bien-aimé Père, ce qui a pu être fait en sept mois pour cette Mission nouvelle.

Ici, nous sommes entourés d'Indiens : de tous côtés s'allument d'immenses feux, peut-être pour nous effrayer.

A peu de distance de notre établissement, il y a une dizaine de cabanes ou tanières ; mais à notre arrivée leurs habitants se sont éloignés. A nous, maintenant, d'aller à leur recherche.

Daigne le Seigneur nous aider à les convaincre. Priez et faites prier, vénéré Père Don Rua, pour nous et pour ces pauvres sauvages. A peine aurons-nous réussi à leur faire un peu de bien, je tâcherai de vous informer, afin que vous puissiez vous unir à nous pour rendre grâces au souverain Dispensateur de tout bien et à notre bonne Mère Marie Auxiliatrice. En attendant, daignez nous bénir et croyez-moi toujours, sous la protection des SS. Cœurs de Jésus et de Marie

Votre fils très dévoué et très obéissant

JOSEPH-MARIE BEAUVOIR
prêtre.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

TOUJOURS EN AVANT.

Monseigneur Cagliero, de retour de l'Europe, était attendu à Buenos-Ayres pour poser la première pierre d'une colonie agricole à Uribelarrea, dans le voisinage de Buenos-Ayres, à deux heures et demie environ, et bénir la chapelle de Saint-François de Sales, récemment élevée pour les enfants du Patronage du dimanche d'Almagro, ainsi que l'église de Marie Auxiliatrice, également érigée depuis peu à Saint-Nicolas de los Arroyos.

I

Vers les 10 heures 1/2 du dimanche 28 janvier dernier, S. G. Monseigneur Cagliero, accompagné par un bon nombre de prêtres salésiens, qui s'étaient rassemblés à Buenos-Ayres pour les exercices spirituels, par les jeunes musiciens du Collège Pie IX d'Almagro et par un groupe nombreux de Messieurs et de Dames de cette ville, arriva à Uribelarrea, par un temps peu favorable. Aussitôt tous se rendirent à la belle église du pays, où ils assistèrent à une messe solennelle en musique chantée par le R. P. Moyano, prier du couvent des Frères Prêcheurs de Buenos-Ayres, avec l'assistance pontificale de Monseigneur Cagliero. Ensuite, le R. P. Becco, prenant pour texte les paroles de l'hymne angélique « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » ainsi que celles de la Vierge où elle dit que toutes les générations l'appelleront bienheureuse, prononça un très beau discours sur la Vierge de Lujan, patronne du pays, et sur l'apostolat salésien; l'orateur finit en adressant les plus amples et les plus enthousiastes éloges à M. Michel N. d'Uribelarrea.

C'est ce dernier, qui avec un désintéressement bien digne d'être loué, avait cédé aux Salésiens une étendue de terrain de 202 hectares, pour y établir la colonie agricole qu'on venait inaugurer, afin de recueillir les jeunes gens pauvres et abandonnés de la République, pour les instruire et les habituer aux travaux des champs. Dans l'après-midi, après que Monseigneur Cagliero eut administré la confirmation à un bon nombre d'enfants du pays, tous se rendirent aux champs pour la pose solennelle de la première pierre de la colonie agricole.

Là, fut dressé l'acte de fondation, couché en élégante calligraphie sur parchemin, par M. Charles Vespignani.

Cet acte fut signé par Monseigneur Cagliero, par M. Michel N. d'Uribelarrea et par sa sœur, Madame Antonia U. de Labitte, au nom des parrains, Son Excellence le Pré-

sident de la République et Madame la Présidente; plusieurs autres messieurs et dames signèrent ensuite.

S. E. le Président de la République, M. Louis Saenz Peña, avait accepté volontiers de remplir les devoirs de parrain avec sa femme; mais en raison des affaires du gouvernement, n'ayant pu assister à la cérémonie, il faisait parvenir le lendemain 29 janvier à Monseigneur Cagliero, par son aide de camp M. Marambio Catan, la lettre suivante:

« ILLUSTRISSIME MONSIEUR CAGLIERO,

« Très occupé par les affaires pressantes du Gouvernement, je m'empresse de venir m'excuser auprès de vous de n'avoir pu vous faire saluer plus tôt et je vous envoie maintenant un de mes aides de camp, le porteur de la présente, pour vous rendre visite en mon nom et pour vous souhaiter cordialement et sincèrement la bienvenue dans notre pays, où vous venez continuer les œuvres si bienfaisantes de votre pieuse Institution. J'en profite pour vous réitérer une fois de plus ma sympathie pour la Congrégation salésienne, dont les grands projets ont déjà créé sur tant de plages comme un rayonnement de saintes œuvres. Je saisis cette occasion pour vous adresser, en même temps que mon salut, l'expression de mon estime et de ma vénération

LUIS SAENZ PEÑA.

II

Le lendemain, 29 janvier, jour de joie pour les Salésiens, qui fêtent saint François de Sales, leur glorieux patron, Monseigneur Cagliero alla bénir une église de style dorique pur, érigée à Buenos-Ayres, à peu de distance de la paroisse salésienne d'Almagro, pour les jeunes gens de l'Oratoire du dimanche de cette localité. Cette église est longue de 35 mètres 45 sur 10 mètres 15 de large et 11 de hauteur. L'architecte est M. Louis Petroni.

Ce jour-là fut par conséquent doublement solennel pour le pays.

Et maintenant, 1000 jeunes gens d'Almagro environ, qui le jour de fête se divertissent dans de vastes cours sous la surveillance des Salésiens, ont là une maison de prière et une école de vertu.

Oh! si dans chaque quartier des villes les plus peuplées, il y avait un Oratoire du dimanche, combien une telle institution répondrait aux besoins de la société présente! En faisant pénétrer dans l'esprit de la jeunesse les sains principes de la religion catholique, l'amour du travail, toutes les plaies qui désolent notre époque disparaîtraient certainement et nous nous réveillerions le lendemain dans une atmosphère plus respirable et sous un ciel plus riant.

III

Le dimanche 11 février, Monseigneur Cagliero bénit solennellement la nouvelle église de Marie Auxiliatrice à Saint-Nicolas de

los Arroyos. Malgré la pluie, la fête fut imposante et un grand nombre de fidèles y assistèrent.

La Société et les élèves de l'école d'Arts et Métiers d'Almagro, à qui la Compagnie du chemin de fer concéda gratuitement le voyage d'aller et retour, s'acquitta avec beaucoup d'habileté de la partie musicale. On peut deviner quels biens la nouvelle église salésienne apportera aux âmes, surtout si l'on pense que leur origine italienne permettra à Mgr Cagliero de leur donner facilement des prêtres parlant leur langue et connaissant leurs usages.

SAUVÉES PAR MIRACLE.

MON T. R. PÈRE DON RUA,

Profitant de l'époque de nos vacances d'automne, le 12 janvier dernier, nous eûmes la pensée d'aller, toute la communauté réunie, faire une petite visite au cimetière, qui se trouve à quelques heures de la ville.

Après avoir accompli nos dévotions envers les pauvres morts, nous nous dirigeâmes vers le fleuve pour faire une petite collation. Le ciel était très limpide et le soleil avait jusque-là dardé sur nous de chauds rayons.

Tout à coup, il s'éleva un épais nuage de poussière et de sable qui, poussé par une violente rafale, nous entoura de profondes ténèbres et nous n'eûmes que le temps de faire quelques pas.

Nous dûmes nous jeter de suite à terre, pour attendre que le tourbillon eût passé. Il était 6 heures 20 du soir; à 9 heures nous étions encore là immobiles, toujours au milieu de l'obscurité la plus complète et, ce qui est pire, absolument trempées.

A la fin, nous aperçûmes une petite lumière dans le lointain: nous nous levâmes et nous tentâmes en chancelant de nous diriger de ce côté. Nous passâmes par-dessus une barrière de fils de fer, moi devant et les autres Sœurs me suivant en se tenant toutes par leurs vêtements. Mais voilà que soudain je sentis la terre manquer sous mes pieds; je poussai un grand cri, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous nous trouvâmes, Sœur Martense, Sœur Gandolfo et moi, au fond d'un puits.

On peut s'imaginer de quelle épouvante nous fûmes saisies, aussi bien nous, abîmées dans le puits, que celles restées en haut et qui, à nos cris et au bruit de notre chute dans l'eau, s'étaient arrêtées au bord du gouffre.

Pour nous, en bas, plongées dans l'eau, haute de plus d'un mètre, n'ayant plus qu'un souffle de vie, nous nous croyions perdues et déjà nous nous résignions à mourir là dedans.

Mais il n'en était pas de même de nos bonnes Sœurs restées sauvées et dont une s'était évanouie de frayeur. Elles se mirent d'abord à adresser d'ardentes prières à Dieu,

à la Très Sainte Vierge et à tous les saints du paradis, puis à crier au secours, pitié, miséricorde, puis à frapper des mains; de temps en temps, elles nous adressaient quelques paroles d'encouragement et d'espérance.

Comme elles apercevaient toujours la petite lumière dans le lointain, elles élevèrent encore la voix dans cette direction, pour avertir de notre accident et de notre danger. Enfin, après une longue attente, nous entendîmes la voix de quatre hommes venant à notre secours. L'espérance et le courage rentrèrent dans nos cœurs. Ils nous firent passer une longue corde avec laquelle nous nous attachâmes et à laquelle nous nous tinmes accrochées l'une après l'autre, jusqu'à ce que nous fussions toutes les trois sorties de cette fâcheuse position, plus ou moins en mauvais état.

Ce puits, qui était sans parapet, avait dix-sept mètres de profondeur.

Ces bonnes gens, après nous avoir sauvées, nous conduisirent chez eux, obligés de porter presque complètement deux d'entre nous, puis ils nous prodiguèrent toutes sortes de soins.

Une excellente famille anglaise avait déjà fait des préparatifs pour nous donner l'hospitalité pour toute la nuit, mais ayant ensuite trouvé une voiture, nous nous y installâmes et nous nous fîmes transporter à notre résidence.

Nous y arrivâmes juste à minuit. Nous ne trouvons point de paroles suffisantes pour exprimer notre reconnaissance envers nos chers sauveurs et bienfaiteurs. Nous les recommandons de tout notre cœur à la Très Sainte Vierge Marie Auxiliatrice, afin qu'Elle veuille les remercier et les récompenser autant qu'ils le méritent, en les couvrant toujours de sa puissante protection.

Quelle preuve éclatante n'eûmes-nous pas nous-mêmes de cette protection dans notre disgrâce!

Tombées dans ce gouffre profond si malheureusement les unes par-dessus les autres, nous eûmes, il est vrai, quelques contusions et de légères blessures, mais aucun membre brisé, aucun mal de longue durée.

A Marie Auxiliatrice, dont nous sommes les indignes filles, nous nous étions, selon notre habitude, consacrées le matin même: à Marie, nous nous étions recommandées avant de sortir de la maison: vers Marie plus tard s'envolaient toutes nos pensées à l'heure du péril. Il est donc bien juste que nous Lui adressions tous nos remerciements pour nous avoir sauvé la vie.

Aidez-nous vous aussi, bien aimé Père, à remplir notre devoir de gratitude dans le temple dédié à notre grande Reine à Turin.

Saint-Nicolas des Arroyos, février 1894.

SŒUR JULIENNE PREVOSTI.

UNE NOUVELLE PAGE DANS L'HISTOIRE DE LA PATAGONIE.

Après un séjour de près de deux mois dans l'Argentine et dans l'Uruguay, où il s'était occupé à diriger les exercices spirituels des Salésiens et à y participer, Monseigneur Cagliero s'embarqua le 25 février à Buenos-Ayres sur le petit bâtiment *El Littoral*, qui en trois jours les conduisit à Viedma, la capitale de sa chère Patagonie, où l'attendaient des fêtes comme on n'en avait encore point vu jusque là dans le territoire du Rio-Negro. A peine le bâtiment fut-il en vue des deux pays, qui s'élèvent en face l'un de l'autre sur les rives du Rio-Negro, Viedma et Patagones, qu'un joyeux carillon des deux clochers annonça l'arrivée du Pasteur aimé.

A cet appel, tout le peuple, grands et petits, se réunit à l'Oratoire salésien et se dirige vers la mer. La musique commence à faire entendre de mélodieux concerts, tandis qu'une chaloupe se détache du môle et va prendre Monseigneur.

Sur cette chaloupe se trouve une Commission spéciale composée de Don Mario Migone, directeur de l'Institut salésien, du Gouverneur par intérim, du Commissaire de police, du Maire et du Conseil municipal. Quelques minutes après, elle revient à terre, amenant M^{sr} Cagliero.

Ce moment ne saurait être décrit. Une multitude qui applaudit se précipite vers Monseigneur, chacun se disputant l'honneur d'être le premier à le saluer, à lui toucher la main, à baiser son anneau, tandis que le grondement du canon, la musique, les cloches et les voix argentines des chers enfants s'unissent pour manifester la joie et l'enthousiasme de la population pour le retour de l'illustre prélat.

Monseigneur est visiblement ému. Quand il fut finalement dégagé de l'étreinte de cette foule immense, on organisa le cortège.

La musique fut mise en tête, puis vint l'Oratoire salésien, ensuite tout le peuple de Viedma et enfin l'Évêque entouré de la susdite Commission.

Le cours qui conduit de la plage à la ville, puis la rue, puis la place principale, tout est pavoisé de drapeaux de tout genre et de toute couleur, orné de fleurs et d'arcs de triomphe.

Sur le premier arc de triomphe, qui se trouve en face du môle, on lit ces mots : *Qu'il soit le bienvenu Monseigneur Cagliero!* Sur le dernier, à l'entrée du pays, est inscrit : *Le peuple de Viedma, estime, amour, reconnaissance,*

Au son joyeux des cloches, auxquelles font écho les allègres symphonies de la Société musicale, les grondements du canon et des

salves incessantes d'applaudissements, on arrive à l'église.

Celle-ci semble devenue trop petite pour contenir la foule accourue, dont une grande partie est obligée de rester dehors.

Dès que fût terminée la cérémonie solennelle d'actions de grâces, on se rendit à l'Institut salésien paré aussi pour la fête. Alors le Commissaire de police, M. Martin Grus, chargé par la Commission d'exprimer à M^{sr} Cagliero les sentiments du peuple de Viedma envers son illustre et chère personne, lut une adresse remarquable par de profonds sentiments d'estime, d'affection et de reconnaissance envers les Salésiens et particulièrement pour M^{sr} Cagliero, que l'orateur appelle « le messager de la foi, dont le drapeau » signifie gloire, inspiration, triomphe, civilisation et progrès; missionnaire désintéressé, chevalier accompli et excellent ami. »

Au nom de tous, Dames et Messieurs, peuple et Autorités, pauvres et riches, vieux et jeunes, il déclara être disposé à seconder l'œuvre de moralisation, de prospérité et de grandeur, que les Salésiens ont entreprise depuis plus de quinze ans au profit de ces vastes régions. Il rappela que Don Bosco avait choisi ce pays pour en faire l'arène de la vraie civilisation et exprima la confiance que bientôt, grâce à l'aide des Salésiens, il resplendira par-dessus tous les autres pays comme centre de culture et de civilisation. »

A ces nobles paroles, M^{sr} Cagliero répondit en exprimant toute sa satisfaction de la cordiale manifestation du peuple de Viedma, le peuple de ses profondes affections, auquel il a toujours pensé pendant sa longue absence, alors qu'il se trouvait dans les pays lointains de l'Europe.

Il raconta comment, à genoux aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, il avait imploré la bénédiction apostolique pour le territoire du Rio-Negro, et combien le Saint-Père avait été heureux d'apprendre qu'il y avait aussi dans la Patagonie des chrétiens de bonne volonté.

Enfin, en remerciant les habitants du pays de la grandiose manifestation dont il venait d'être l'objet, en se montrant tout heureux des promesses qui venaient de lui être faites de lui prêter assistance, il déclara qu'il était revenu dans la Patagonie pour consacrer tous ses efforts et son existence même au progrès moral et matériel du pays. Un tonnerre d'applaudissements répondit à l'écho de ses dernières paroles.

Le lendemain soir, il fut encore accueilli avec la même solennité et le même concours du peuples et des Autorités à Patagones.

Telle est, à grands traits, l'imposante et solennelle réception qui fut faite en cette occasion à M^{sr} Cagliero dans la Patagonie, réception qui fera époque dans l'histoire de ces populations.

Le *Rio-Negro*, journal du territoire, qui publie un long article consacré à la description de ces fêtes, associant ses propres sentiments à ceux de la population, proteste, afin de ne pas être considéré comme clérical ou influencé par les cléricaux, qu'il veut être juste, franc, sincère et par suite reconnaissant envers une Institution noble, généreuse, pleine d'abnégation, qui non seulement s'est entièrement dédiée à l'établissement des Missions civilisatrices dans tout le vaste territoire de Rio-Negro, mais est devenue dans la capitale même du pays le facteur principal du progrès moral et intellectuel.

Ensuite, il continue, et démontre que chez les Salésiens il n'y a ni hypocrisie, ni duplicité, ni spéculation vile; tout est visible pour tous, leurs travaux, leurs œuvres et jusqu'à leur existence réglée.

Près d'eux, les pauvres, les abandonnés, les malades trouvent l'assistance médicale, le logement et la nourriture; l'orphelin de père et de mère et le déshérité de la fortune trouvent des vêtements, tout ce qui leur est le plus nécessaire et des encouragements; les familles y trouvent la lumière de la civilisation pour leurs enfants et le peuple des exemplaires vivants de travail honnête et persévérant.

En un mot, les Salésiens sont les vrais ouvriers du progrès le plus positif dans ces régions nées d'hier à la vie sociale, et qui sans eux seraient encore dans leur état primitif de dégradation et gémeraient ensevelies dans la barbarie.

Et là le susdit journal exprime la haute admiration que lui fait éprouver le spectacle de l'œuvre colossale de l'édifice des Salésiens et l'incessante persévérance qui leur fait trouver tant de capitaux si bien employés, qui leur inspire tant de sacrifices, leur fait consacrer à leur but tant d'existences, persévérance due à la grande confiance qu'ils ont dans la divine Providence et dans cette main invisible qui les guide toujours dans le chemin de la foi et de l'amour de Dieu.

Ces aveux de l'organe de la Patagonie, nullement suspect de cléricalisme, par lesquels nous terminons la relation des fêtes en l'honneur de Monseigneur Cagliero, auxquelles prirent part toutes les classes de la population, sont l'heureux présage d'une nouvelle période dans l'histoire de la Patagonie.

Oh! fasse le Ciel que tous ces habitants, depuis la plus haute autorité jusqu'au plus humble parmi le peuple, témoins des fatigues et des efforts de nos missionnaires, se défassent de tout sentiment d'hostilité, écoutent leurs paroles de vérité et secondent leur bienfaisante influence, afin qu'on puisse dire bientôt que le peuple de Patagones est vraiment chrétien et vraiment civilisé.

ASIE PALESTINE

ORPHELINAT CATHOLIQUE DE BETHLÉEM

UNE EXCURSION
AU PAYS DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Saint-Jean en Montagne (Aïn Karim). — Il est impossible, si on ne l'a éprouvé, de se rendre compte du bonheur qu'on ressent à visiter les lieux qu'une tradition constante et offrant tous les caractères de la certitude, nous désigne comme ayant été témoins des grands événements qui ont signalé la venue du Messie sur la terre.

Ce sentiment nous l'avons tout particulièrement éprouvé, nous l'avons senti nous pénétrer d'un charme inexprimable en visitant le joli village de Aïn Karim, Saint-Jean en Montagne. C'est là qu'est né le Précurseur; c'est là qu'a eu lieu la Visitation, là par conséquent que la voix de la Vierge Marie a fait entendre ce cantique que je puis bien qualifier de divin et dont nulle langue humaine ne saurait égaler la beauté, le *Magnificat!*

Le village d'Aïn Karim est divisé en deux parties par un ravin plein de fleurs et de verdure. Ce ravin est arrosé par une belle source qui y maintient la fraîcheur. La rive droite du ravin est occupée par le village proprement dit. C'est dans cette partie que se trouve le couvent des Franciscains. Leur église est bâtie sur l'emplacement de la maison de saint Zacharie. On descend par un escalier de sept degrés de marbre dans la grotte de la nativité de saint Jean-Baptiste. L'autel indique le lieu de la naissance du Précurseur. C'est là aussi sans doute que Zacharie prophétisait, disant : *Benedictus Dominus Deus Israel...*

C'est aussi sur la rive droite du ravin que se trouve le bel Orphelinat des Dames de Sion fondé par le R. P. Ratisbonne.

L'autre partie d'Aïn Karim se trouve sur la rive gauche du ravin: elle est en grande partie formée par des habitations russes nouvellement construites. C'est dans cette partie que se trouve le sanctuaire de la Visitation et du Magnificat.

La tradition nous apprend en effet que c'est à la maison de campagne de Zacharie que la Très Sainte Vierge vint trouver sainte Élisabeth. Avec quelle émotion nous gravissons cette pente que la Vierge Marie avait gravie *cum festinatione* (Luc. I, 39). Comme il nous était doux de penser que les regards de la Reine des Anges s'étaient arrêtés sur ce paysage que nous cherchions à graver dans notre mémoire! Comme nous éprouvions aussi

le besoin de glorifier le Seigneur, qui a fait de si grandes choses en notre divine Mère et qui a mis le comble à son amour en la donnant pour mère à l'Apôtre bien-aimé et par lui au genre humain tout entier!

Magnificat!!

En se dirigeant à l'ouest, on arrive, après une heure de chemin environ au désert de saint Jean-Baptiste. C'est là que retiré dans une grotte, se nourrissant de miel et de sauterelles, il se préparait à la prédication par la pénitence. Une pierre en forme d'autel, nommée le lit du Précurseur, se trouve au fond de la grotte. A certaines époques, on y dit la messe sur un autel portatif.

Avant de quitter Ain Karim, Don Belloni et moi nous sommes allés rendre visite à un catholique latin de Jérusalem actuellement en villégiature. Cette conversation nous a grandement attristés. Les écoles de l'alliance Israélite font d'énormes progrès à Jérusalem. Il est admis maintenant que pour recevoir une instruction soignée, pour bien apprendre le français, il faut aller chez les Israélites. Leurs écoles attirent même des catholiques qui ne trouvent pas ailleurs une instruction suffisante.

Mon Dieu! qui nous donnera les ressources suffisantes pour lutter contre un tel danger?

GALILÉE ET SAMARIE.

Au retour du pèlerinage que nous venons d'accomplir, Don Louis Alam et moi, du 16 septembre au 28 du même mois, il nous vient cette pensée, c'est que les pèlerins doivent remercier la Providence d'avoir empêché leur départ au mois d'août. Des insulations eussent été fort à craindre. Bien qu'acclimaté par un long séjour dans les pays méridionaux, il faisait une chaleur telle pendant notre voyage, que je suis revenu rassemblant plus à un Abyssin qu'à un Européen, et que, dans ce moment, ma peau se détache par plaques pour faire place, je l'espère, à un épiderme un peu moins foncé.

Jaffa — Kaïffa. — Les pèlerins qui sont venus en Terre Sainte connaissent le port Jaffa. C'est une étroite bande de mer resserrée entre la côte et une ligne de récifs. Or, le 16 septembre, la mer était tellement mauvaise, que le second du vapeur l'*Austria*, débarqué avant la tempête, n'avait pas pu regagner son navire. C'est même à ce débarquement providentiel que nous avons dû de pouvoir partir. Si l'*Austria* avait eu son second, elle serait partie pour Beyrouth sans s'inquiéter des passagers de Jaffa.

Le 17, la mer était loin d'être calmée; cependant, grâce à l'habileté des marins de Jaffa, nous avons pu nous hisser à bord sans accident, et après sept heures de traversée, nous étions à Kaïffa. La mer était aussi mauvaise dans la baie de Kaïffa qu'à

Jaffa. Cette baie n'est ouverte que du côté du nord-ouest, et c'est justement de ce côté que soufflait le vent. Aussi le débarquement fut encore plus difficile que l'embarquement.

Ici nous devons flétrir de toute notre indignation une manœuvre sauvage à laquelle ont recours les matelots de Kaïffa pour augmenter leur salaire, manœuvre qu'ils n'ont pas employée à notre égard, mais à l'égard de pauvres femmes qui se trouvaient dans une autre barque. Arrivés à quelque distance du navire, ils se sont arrêtés, exigeant impérieusement un double salaire. Que pouvaient faire ces pauvres femmes? Il y avait grand danger de chavirer. Il fallut bien s'exécuter.

Douane. — Depuis ces derniers temps, la douane turque est devenue d'une sévérité excessive pour les livres. Si on a des livres, il est prudent de les mettre dans sa poche au moment de débarquer à Jaffa ou à Kaïffa. J'ai eu toutes les peines du monde à conserver mon *Rituale Romanum*, que j'avais mis dans une petite gibecière pendue à mon côté.

Enfin, vers les 11 heures du soir, nous atteignons le toit hospitalier du curé latin de Kaïffa. C'est un religieux carme qui dessert la paroisse. Une école catholique est tenue par les Frères des Écoles chrétiennes.

Le lendemain matin, après la messe, nous gravissons la côte du Carmel.

Le Carmel. — Je ne sais comment rendre l'impression de paix, de joie intérieure qui vous pénètre en arrivant sur ce sommet béni! Quels souvenirs. Élie! Élisée! Les prophètes! Le culte de la Sainte Vierge! Son apparition à Simon Stok, d'où est née la dévotion au Scapulaire!

L'orage de la veille avait cessé. Le ciel et la mer resplendissaient. La grandeur et la beauté du paysage, la bonté et l'amabilité des RR. PP. Carmes, tout contribuait à faire naître en nous cette pensée: « Mon Dieu, si la terre peut être si belle, que sera donc le ciel? »

Le lendemain matin, après avoir célébré la sainte messe dans la grotte d'Élie, nous nous éloignons à regret de ce sommet béni.

A Kaïffa nous trouvons la voiture que notre hôte de la veille, M. le curé latin, a bien voulu faire préparer et nous partons pour Nazareth.

Après cinq heures de route, nous arrivons dans cette chère cité. Là, notre première, notre unique pensée est d'aller adorer le divin Sauveur dans le lieu même où s'est accompli le mystère de l'incarnation:

Verbum caro hic factum est.

Nous nous prosternons devant l'autel de l'Annonciation, et quel bonheur de pouvoir adorer sans être gêné, comme dans les sanctuaires de Bethléem et de Jérusalem,

par le voisinage des soldats turcs et par les allées et venues des schismatiques ! O doux sanctuaire de Nazareth, quels souvenirs vous laissez et combien il serait bon de vivre et de mourir près de vous ! Ceux qui ont visité Lorette comprendront sans peine notre bonheur.

Après le sanctuaire de l'Annonciation, l'atelier de saint Joseph, où notre divin Sauveur préludait à sa vie publique par le travail et la prière ; la fontaine où Marie allait chaque jour puiser l'eau nécessaire à la Sainte Famille ; l'ancienne Synagogue où le divin Adolescent confondait les anciens et les sages par la profondeur et la merveilleuse clarté avec lesquelles il découvrait le sens des Saintes Écritures ; la *mensa Christi*, énorme rocher plat encastré dans une chapelle Franciscaine et sur lequel, suivant la tradition, Notre Seigneur a mangé avec ses Apôtres.

Mais je n'en finirais pas si je voulais décrire tous les trésors de cette cité privilégiée. C'est là, bien véritablement là, qu'a vécu la Sainte Famille. C'est là qu'on retrouve, à chaque pas, les traces de Jésus, de Marie et de Joseph.

Hélas ! Pourquoi faut-il qu'un sentiment de mélancolique tristesse s'empare de nous en songeant qu'à côté de tous ces précieux souvenirs de la vie terrestre de notre divin Rédempteur et des premiers âges de notre sainte Religion, nos yeux rencontrent tant de monuments consacrés à l'erreur !

Au centre de Nazareth s'élève une belle église : c'est l'église protestante ; à côté, un vaste édifice, comme un palais patriarcal, c'est l'école protestante avec la demeure des ministres et des professeurs. Presqu'au sommet de la colline, une vaste et belle construction, c'est l'Orphelinat protestant. Dans le bas de la ville, à l'endroit même où sort la source qui alimente la fontaine de la Vierge, c'est l'église schismatique grecque richement décorée. En présence du mal qui se produit dans les âmes, nous ne pouvons que répéter nos supplications et dire : Seigneur, permettez aux fils de la véritable Eglise de venir dresser leur tente à Nazareth. Lève, Seigneur, les obstacles qui s'opposent encore à notre venue, afin que nous puissions combattre pour le culte de la Sainte Famille et pour le salut des âmes !

A Nazareth, nous avons eu la bonne fortune de trouver des amis : le Frère franciscain chargé autrefois de recevoir les pèlerins à Jaffa et le T. R. P. François-Joseph, l'ancien gardien du Couvent de Bethléem. Un autre ami, c'est l'excellent enrè Marouite, qui nous a reçus avec une touchante cordialité.

N'oublions pas les Frères des Écoles chrétiennes, un bon prêtre du patriarcat, les Sœurs de Saint-Joseph et les Sœurs de Nazareth, tous si bons, si aimables pour les deux pauvres pèlerins.

Après trois jours passés à Nazareth, nous avons pris des chevaux pour gagner Tibériade et continuer nos courses à travers la Galilée et la Samarie jusqu'à Jérusalem. Le chemin que nous avons suivi de Nazareth à Tibériade traverse des localités toutes remplies de souvenirs évangéliques. C'est Cana, où commence, pour ainsi dire, la vie publique de N.-S. J.-C. par un miracle dû à l'intervention de sa divine Mère. Dans cette localité, on vénère aussi une chapelle bâtie sur l'emplacement de la maison de Nathanaël, devenu, suivant la tradition, l'apôtre Barthélemy. Après avoir gravi quelques collines, traversé une plaine, on arrive au mont des Béatitudes. Ce lieu est connu sous le nom de Kurn Hattin, et dans la plaine d'Hattin, on voit le lieu de la multiplication des sept pains et des petits poissons. Du mont des Béatitudes on aperçoit à l'ouest, perchée sur une montagne, la ville sainte de Saphet.

La mer de Tibériade ou lac de Génésareth nous apparaît dans toute sa splendeur. Il était si bleu, si uni, qu'un moment j'eus l'illusion de le croire la continuation du ciel. Les montagnes de l'autre bord, noyées dans une teinte uniforme d'un ton gris-doré, me paraissaient une ligne de nuages divisant en deux parties l'azur du ciel.

Bientôt nous apercevons Tibériade étalant à une grande profondeur la bande de ses maisons le long du lac.

Que de souvenirs éveillés par ce spectacle ! Une partie notable de la vie de notre divin Sauveur, avant sa mort et après sa résurrection, a eu pour théâtre les bords et les flots de la mer de Galilée. Ils ont été témoins du dernier acte de la vie terrestre de notre divin Sauveur, raconté par l'apôtre saint Jean, alors qu'après sa résurrection, voulant choisir un chef à son Église et instituer le magistère souverain de son Vicaire, il adressa à Pierre ces touchantes paroles : Pierre, m'aimes-tu ?

Aussi, des bords de la mer de Tibériade, ma pensée franchit l'espace et va saluer, dans un élan d'amour, le glorieux successeur de Pierre.

En vain la révolution l'a dépouillé ; en vain elle le tient captif dans cette ville de Rome où Pierre a établi son siège ; sa grande voix parle toujours au monde catholique avec une force et une autorité qui la font retentir aux quatre coins du monde.

Que les échos du lac de Génésareth répètent : Vive Léon XIII ! Vive le successeur de Pierre ! Qu'ils aillent dire au glorieux Pontife, qui n'a point abdiqué sa royauté, que partout où respire un cœur catholique, c'est-à-dire dans l'univers entier, des solitudes glacées du pôle nord aux terres à peine entrevues du pôle sud, dans les déserts et les immenses régions de l'Asie, dans les Pampas et les riches vallées de l'Amé-

rique, dans les forêts et les sables brûlants de l'Afrique aussi bien que dans les cités et les campagnes de l'Europe, partout où bat un cœur catholique, ce cri s'élève vers le ciel comme une incessante prière : Vive Léon XIII, vive le successeur de Pierre !

Qu'ils lui disent aussi que, nous associant de toute notre âme et de tout notre cœur à la grande œuvre qu'il poursuit pour l'union des Églises séparées, nous travaillons de tout notre pouvoir à dissiper les préjugés et les malentendus et à rétablir et consolider les liens de charité qui doivent unir les enfants de Jésus-Christ, espérant que le temps n'est pas éloigné où l'Orient unira sa voix à l'Occident pour crier : Vive Léon XIII, vive le successeur de Pierre !

De Tibériade au Thabor, il faut monter beaucoup, car, entre le sommet de la montagne de la Transfiguration et le niveau du lac, il y a une différence de 780 mètres. Aussi la nuit commence quand nous arrivons au couvent des R. P. Franciscains. La lune jette une pâle clarté sur tout ce qui nous environne. Est-ce bien là le Thabor que nous nous sommes toujours représenté comme inondé d'une lumière éblouissante ! Mais attendons à demain.

En effet, le lendemain, grand et sublime décor !

Le soleil, à peine au-dessus de l'horizon, inonde déjà de ses feux ce sommet privilégié qui a vu Jésus-Christ dans sa gloire, qui a entendu la voix du Père Éternel disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le. »

Ah ! comme nous comprenons bien la pensée de Pierre et comme volontiers avec lui nous dirions : « Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y trois tentes. »

Dans ce même lieu où ce même Seigneur Jésus s'est montré dans sa gloire, Il daigne encore descendre à ma voix sur l'autel, caché sous les humbles espèces du pain et du vin !

A côté du couvent des RR. PP. Franciscains, un vaste espace est couvert de ruines. Il y avait une église, une crypte et, il semble, plusieurs chapelles. La vue est vraiment splendide, elle se promène de la Méditerranée et du mont Carmel à la mer de Galilée et aux monts qui la bornent à l'est. Au nord le grand Hermon, au sud le petit Hermon et Endor où Saül consulta la Pythonisse.

Hélas ! pour quoi faut-il que sur ce sommet, où plus que partout ailleurs devraient régner le calme et la paix, se produisent aussi des querelles et des dissensions ? Les grecs schismatiques ont un couvent voisin de celui des Franciscains. Entre eux se trouvait un chemin commun. Sur ce chemin les Grecs ont établi un mur qui en interdit l'accès aux Franciscains. Après des réclamations restées sans résultats, les Franciscains, forts de leur

droit, se mirent en mesure de le démolir. Ils furent reçus à coups de pierres et de fronde et obligés de se retirer.

Malgré les charmes de la gracieuse hospitalité des RR. PP. Franciscains, il nous fallut bientôt quitter ce sommet merveilleux.

Le Thabor se présente comme un immense dôme verdoyant dominant tous les sommets voisins. Ses flancs ne sont pas désolés comme ceux de la plupart des montagnes de la Judée.

Dans les parties inférieures de la montagne, j'ai remarqué un joli arbuste dont les belles fusées de fleurs bleues ressemblaient à celles de la Véronique.

La descente du Thabor se fait ordinairement à pied à cause des difficultés du chemin. On fait une courte halte sous un grand chêne, puis on remonte à cheval et bientôt on arrive au village de Dabourich, où s'arrêtèrent les Apôtres, à l'exception de Pierre, Jacques et Jean qui furent témoins de la Transfiguration. C'est là que les Apôtres essayèrent vainement de guérir un enfant possédé du démon.

À partir de ce point, notre retour à Jérusalem a été aussi direct que possible.

Nous avons vu en passant Naïm, où Jésus ressuscita le fils de la veuve. Naïm ne vit plus que par le touchant épisode de cette résurrection. Quelques mesures seules indiquent l'emplacement de la ville.

Plus loin, Sunam aujourd'hui Soulam, où Elisée ressuscita le jeune fils de la Sunamite qui lui avait donné l'hospitalité. Une source permet au pèlerin de se désaltérer. Dans le lointain, on aperçoit la gracieuse cité de Djeïne, qui se trouve sur les frontières de la Galilée et de la Samarie. On pense que c'est en ce lieu que les dix lépreux furent guéris par Notre Seigneur.

Mais nous avons hâte d'atteindre Zabalde où nous devons passer la nuit et où nous avons reçu une gracieuse hospitalité du curé latin de cette petite localité. Les Sœurs du Rosaire ont une école pour les petites filles, et leur maison semble bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple païen. On y a découvert plusieurs mosaïques, des futs et des chapiteaux de colonnes, mais aucune inscription ni emblème religieux.

De Zabalde, nous avons gagné directement Naplouse. Les chevaux du pays savent merveilleusement gravir et descendre ces assises de rochers formant escaliers et qui se rencontrent fréquemment dans les chemins de la Galilée et de la Samarie.

Enfin voici Naplouse, l'ancienne Sichem, qui s'étale gracieusement sur les flancs du mont Garizim, au-dessus d'un vallon frais et verdoyant. Cette ville de 25000 âmes dont environ 1710 de catholiques latins, est pleine des souvenirs d'Abraham, de Jacob et de Joseph, qui voulut être enterré dans sa terre de Sichem. Les Samaritains, au nombre de 100 environ, ont une petite synagogue où ils

montrent avec orgueil 2 manuscrits du Pentateuque auxquels ils assignent une haute antiquité. Grâce à l'obligeance de Eff. Raschid Moumi Marrals, professeur de français-arabe à l'École Rusdyé, qui n'a pas craint, pour nous être agréable, de braver courageusement les malédictions de quelques-uns de ses trop fanatiques coréligionnaires, nous avons pu visiter deux anciennes églises chrétiennes converties hélas! aujourd'hui en mosquées.

Tous nos remerciements à M. Raschid.

M. le curé latin de Naplouse était absent; mais son vicaire Maronite et M. le curé de Rafidié, paroisse voisine, nous ont reçus avec une amabilité et une bonté si grandes que sur leur gracieuse insistance, nous avons retardé d'un jour notre départ de Naplouse.

A une certaine distance de Naplouse, on nous a montré le puits de Jacob. Le récit de l'Évangile nous montre Jésus arrivant, fatigué du chemin, dans une ville de la Samarie nommée Sichar. Il ne nous paraît pas qu'on puisse confondre Sichar avec Sichem. La distance de Sichem au puits de Jacob est trop grande pour qu'on puisse admettre que la Samaritaine soit venue chercher si loin une eau que les belles sources d'eau vive de Sichem lui fournissaient en abondance. Sichar était sans doute une ville beaucoup plus rapprochée du puits du Jacob et dont on trouve les ruines.

Quoiqu'il en soit, on s'arrête avec bonheur auprès de ce puits où notre divin Sauveur s'est assis et où il a oublié les fatigues de son humanité pour sauver l'âme de la pauvre pécheresse qui lui avait offert un peu d'eau, lui donnant en retour connaissance des sources d'eau jaillissant jusque dans la vie éternelle.

Les puits de Jacob est aujourd'hui desséché, et chaque pèlerin y jette une pierre pour en mesurer la profondeur. A peu de distance se trouve le tombeau de Joseph, avec sa coupole blanche. Il paraît vide.

De Naplouse à Ramallah, l'étape est longue et le jour baisse au moment où nous arrivons sur le plateau sur lequel s'étale ce gracieux village. Nous recevons une très-aimable hospitalité chez M. le curé latin. Des fenêtres de son divan, nous avons pu voir Jaffa, Rameleh, et un assez grand nombre de villages plus ou moins perchés sur le dos des collines et qui presque tous renferment quelques souvenirs bibliques.

De bonne heure nous commençons notre dernière étape, qui doit nous conduire à Jérusalem et à Bethléem, et bientôt nous apercevons, baignés dans les flots d'une ardente lumière, les toits rouges des nouvelles constructions élevées au nord de Jérusalem.

Un peu de fatigue; mais quelle moisson de pieux souvenirs pour mon cher compagnon de voyage Don Louis Alam et pour moi!

AD. N.

Grâces de Marie Auxiliatrice

La Madone de Don Bosco éloigne le démon (1).

Rosario di Santa Fé (République Argentine) ce 20 août 1933.

Marie Auxiliatrice, notre bonne Mère, vient de nous donner une preuve si éclatante du pouvoir irrésistible dont Elle est investie contre le démon, que je me crois en devoir de porter le fait suivant à la connaissance du plus grand nombre d'âmes possible.

Une pauvre femme, émigrée italienne, était depuis plusieurs années tourmentée par des esprits contre lesquels les moyens humains étaient demeurés impuissants. Après avoir vu le plus clair de ses ressources dévoré par les médecins et par une guérisseuse quelque peu sorcière, le mari de la malheureuse possédée eut enfin recours à Mgr. l'archevêque de Buenos-Ayres. Sa Grandeur jugea devoir déléguer un prêtre de D. Bosco pour faire les exorcismes, au cas où on les croirait nécessaires. C'est votre serviteur qui fut choisi pour ce ministère.

En conséquence, le 12 du présent mois d'août, avant midi, après une course de plus de cent kilomètres, je me trouvai auprès de la malade et disposé à livrer bataille au Mauvais. C'était un samedi, jour consacré à la T. S. Vierge. Ce matin même, on avait adressé à Marie Auxiliatrice des prières qui n'étaient pas demeurées sans effet, parce que la malade, à la grande surprise de son entourage, recut avec une vraie courtoisie la visite du prêtre; et quand je lui présentai des objets de piété, elle les accepta avec un religieux respect, alors que jusque là tout objet de ce genre lui inspirait une profonde répulsion, même si on le lui faisait toucher à son insu. Elle souffrait toutefois encore des visions et des illusions menaçantes qu'il serait trop long de raconter ici.

Ayant pris le surplus et l'étole, je donnai la bénédiction de Marie Auxiliatrice à la pauvre femme, qui se débattait comme une personne en train de se noyer. Pour ne point l'effrayer, je priai ses parents de la munir, sans qu'elle s'en aperçut, d'une médaille bénite de Marie Auxiliatrice. Mais ce contact augmenta son agitation et lui fit pousser

(1) La nature particulière de cette relation nous décide à la traduire de préférence à d'autres plus récentes, mais beaucoup moins impressionnantes.

des gémissements plus lamentables encore. Alors, devant un crucifix et deux cierges allumés, je récitai avec les assistants le saint Rosaire, les litanies de la T. S. Vierge, celles des Saints, avec l'intention d'en venir ensuite aux exorcismes, certain que j'étais de me trouver en présence d'une véritable obsession diabolique.

O prodige! Durant les mystères joyeux, la malade s'agenouilla comme nous, et nous ne la vîmes plus repousser les objets de piété; durant les mystères douloureux, je pus lui faire dire avec moi plusieurs oraisons jaculatoires: *J'appartiens à Jésus, je vis pour Jésus et je veux mourir pour Jésus*, mais je n'obtins pas qu'elle répât aucune prière contre le démon. Mais tandis qu'on achevait le Rosaire en méditant les mystères glorieux, la patiente se mit à prier avec nous à haute voix, librement et avec piété. Les litanies terminées, les assistants, à leur grande émotion, constatèrent qu'elle était pleinement délivrée de toute vexation diabolique. La grâce était obtenue. Ce fut un vrai triomphe de Marie Auxiliatrice. L'heureuse femme, toute pénétrée de gratitude pour une pareille faveur, se mit en route dès le lendemain pour notre église de Marie Auxiliatrice à Rosario di Santa Fé, afin de s'approcher des Sacrements et de mieux dire merci à la Madone de Don Bosco pour cette grâce extraordinaire.

Tous ceux qui ont connu ce fait regardent la guérison survenue comme un prodige signalé de Marie Auxiliatrice.

D. JULES BELLINGERI
missionnaire de Don Bosco.

Une âme sauvée.

S*** (France), ce 15 octobre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens m'acquitter, bien en retard, d'une promesse que j'ai faite à N.-D. Auxiliatrice il y longtemps.

Je connaissais une ouvrière qui venait de faire sa première communion à l'âge de cinquante ans. Elle témoigna d'abord des sentiments pieux, mais elle retomba dans son défaut d'intempérance, sa ferveur ne se soutint pas, et un jour, sous l'empire de divers chagrins, elle me dit quelle allait se mettre de la Société de la libre-pensée, dont était un de ses parents, et se suicider. Saisie d'effroi, je lui passai au cou une statuette de N.-D. Auxiliatrice, lui disant que j'y tenais beaucoup parce qu'elle avait été bénite par

un saint (Don Bosco), que je faisais ce sacrifice pour elle, mais qu'elle devait me promettre de la porter toujours et de renoncer à ses funestes projets. Elle promit, et je me dis en moi-même que, si j'étais exaucée, j'écrirais à Turin.

Nous n'eûmes plus souvent occasion de nous parler, mais j'ai vu plus d'une fois cette personne à l'église; je crois qu'elle n'a jamais omis de faire ses Pâques et elle est pieusement décédée, munie de tous les sacrements, il y a quelques mois, à l'hospice où elle avait été recueillie vers la fin de sa vie.

A. J.

Agonie consolée.

*** (Gard), ce 13 octobre 1891.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le cœur broyé par la plus profonde douleur, je viens recommander à vos prières et à celles de vos orphelins l'âme de mon bien-aimé père, et vous assurer que l'invocation à Notre-Dame Auxiliatrice a bien adouci les souffrances de son agonie; aussi ai-je fait la promesse, à ce moment suprême, de proclamer cette grâce dans le *Bulletin*, afin de faire connaître et de plus en plus aimer la Vierge de Don Bosco, protectrice des agonisants.

Veuillez donc, mon très révérend Père, insérer cette faveur dans le prochain numéro du *Bulletin*, sous la signature

R. D.

J'ai obtenu un miracle.

Alep (Syrie), ce 2 juillet 1891.

MON T. R. PÈRE DON RUA,

La T. S. Vierge ne limite point sa bonté à accorder des grâces à l'Europe seulement: même en ces régions lointaines que j'habite, dans ces pays infectés par l'islamisme, Elle daigne se montrer l'Auxiliatrice de qui l'invoque avec foi.

Ma sœur fut prise d'une maladie de nerfs que les soins de l'art eurent pour unique résultat d'aggraver, au point d'amener le danger de mort. Le souvenir des nombreux miracles tous les jours opérés par la Très Sainte Vierge et relatés dans le *Bulletin* me décida à m'adresser avec confiance à cette si bonne Mère, dans l'espoir d'obtenir un miracle. Ce miracle, je l'ai obtenu. Au bout de deux jours, ma sœur fut guérie. Grâces soient rendues à Marie Auxiliatrice! Qu'Elle daigne continuer à notre famille sa puissante protection!

GEORGES DESCOVICH.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Luigi Stucchi, *Milano* — Alfonsina Fracchia-Barisonzo, *Castellazzo Bormida* — Giovannina Liprandi Lucea, *Volpiano* — D. A. G., *Arà* — Lucia Giudice m. Cometti e Giovanna Giudice m. Cittini, *Lovero Valtellino* — Cesare Barra, *Venasca* — S. B. A., *M.* — Agnese G., *Bra* — B. G., *Torino* — D. Nardi per un pio signore (500), *Lujo di Romagna* — D. Luigi Porta per una pia signora del *Torrione di Bordighera* — D. Federico B., sacerdote, *Barcellona* — D. Luigi Cantimorri, parroco, *S. Eufemia (Brisighella)* — Vincenzo Achino, *Igliano (Hurazzano)* — Maria Brossino, *Cavour* — Sr. Virginia Solari, *Genova* — Guglielmi Vedona Genda, *Piaccopietra* — Anna Brondino ved. Boero, maestra, *Sanfront* — Elisabetta Andreis, *Racconigi* — Fra Giunipero da S. Martino, *Siccomario (Pavia)* — Ludovico Trabucchi, segretario contabile, *Villafranca in Lunigiana* — Sac. Giuseppe Ballari per i coniugi Isoardi, *Savigliano* — Laura Audisio, *Torino* — Carolina Bonatti, *Torino* — D. Giuseppe Mariani, *Alessandria* — Maria Calleri Zucchi, *Magliano Alpi* — Maddalena Dompè, *Brossasco* — Teresa Motta, *Rondissone* — Domenica Bertello, *Castagnole* — Maria Vironne, *Savigliano* — Cav. Enrico ed Angelo Belli, *Torino* — D. Pietro Chiaveri per una persona devota, *Gravesano (Svizzera)* — Angela Bertolo, *Rubbiana* — Maria Emmanuel, *Torino* — Seconda Curti, *Ginasco* — Francesco Amandola, *Milazzo* — Catterina Salimbeni, *Gorizia (Austria)* — Ermelinda Cassolino, *Montemagno* — Giulia Tinelli, *Torino* — Brigida Orecchia, *Montiglio per Carbonero* — Alessandro Cena, *Chivasso* — Giovanna Santa, *Castelrosso* — Maria Salvetti, *Caluso* — Giacomo Ginsiano, *Mella (Saluzzo)* — Catterina Perlo, *Caramagna Piemonte* — Margherita Moro, *Ponto* — Elisabetta Grassio, Giovanni Vercellone, Angelo Grassio, *Cigliano* — Antonio Piliporta, *Romano Canavese* — Sorelle Calderiui — Vincenzo e Antonio Castelli, *S. Antonio di Susa* — Antonio Tesio, *Torino* — Genarde Chiappusso, *Novalesa* — Luigi Benetton — Giovanni Andrini, *S. Martino Canavese* — Teresa Murgesa, *Chiusa di S. Michele* — Maria e Margherita Beiletta, *Romano* — Michele Soldo, *Cervaro (Varallo)* — Domenico Ferrero, *Caramagnola Borgo S. Bernardo* — Giovanni Lamandri, *Fossano* — Teresa Cagnassi, *Orbasano* — Gio. Batt. Dellacasa — Angela Portiglietti, *Torino* — Damiano Marinetti, *S. Damiano d'Asti* — Felcitta Vaudero — Nussi Andriana, *Civiale (Udine)* — Maria Dellaferrera, *Isola Bella di Torino* — Ottavia Garbaccio, *Torino* — Catterina Mantellini *Lombriasco* — Varie pie persone, *Settimo* — Giuseppina Pinnato, *Ponte S. Martino* — Sac. Bellagamba, *S. P.* — Maria Ruffino, *Sagliano Micca* — Antonio Romasso, *S. Mauro* — D. Giuseppe Ardeado, curato, *San Benigno (Cuneo)* — Severina Bongiovanni, *Brazzolo* — Catterina Lazzaro Scassa, *Racconigi* — Domenica Arman, *Pinerolo* — Gio. Batt. Bagnasacco, *Saluggia* — Antonio Gobbia, *Rivarolo* — Teresa Simondi, *Dronero* — Margherita Robasto, *Savigliano* — Catterina Agnelli, *Torino* — Vincenzo Mottino, *Rivarolo* — Elisa Montanari — Annetta Craveri, *Airasca* — Lucia Gianoglio, *Vigone* — Teresa Tartara, *Torino* — Catterina Brunotti, *Caramagna* — N. N. Crescentino — Margherita Mattis, *Bra* — Medina Nata, *Torino* — Giovanni Botto, *Garsigliano* — Giulia Rubatto, *Chivasso* — Angela Vola, *Torino* — Pietro e Maria Galeano, *Caramagnola* — Pietro Monaco, *Torazza* — Gedda Zappata, *Torino* — Domenico Marchisio, *Caramagna* — Delfina Martoia, *S. Antonino di Susa* — Maddalena Rostagni, *Torino* — Battista Bagnati fu Giacomo — Nicola Avanzati fu Gio. Batt., *Castelrosso* — Teresa Persiva, *Torino* — Giovanni Gastaldi, *Saluggia* — Catterina Martinengo, *Vinovo* — Catterina Acozzato, *Bratolmo* — Angiolina Callino, *Poirino* — Giacomo Golzio, *Castelrosso*.

Can. Pietro Dompè per la signora Teresa Salomone nata Rebandengo, *Benevagienna* — Luigi Soi, maestro elementare, *Nureci (Sardegna)* — Snor Filippina Acerboni per una sua consorella, *Pescia* — A. N. B., *Bergamo* — Angelo Dulio, *Borgomanero* — Sebastiano Rappetto, *Orara Bormida* — Margherita Gnallini-Oliva, *Stradella* — Antonio Sella, *Lozzolo* — Fortunato Jacini, *Polinago (Modena)* — Un Cooperatore di Gozo (*Malta*) — Giuseppe Sejanfredo di Mason — Valentina Testorelli, *Lovere* — D. Claudio Stefani per l'ottenuta insperata guarigione del fanciullo Giacomo Borghini, *Poggio-Berni* — Anna Madon-Zeni, *Piossasco (Torino)* — Maria Gallo, *Maddalena Curtotti* — Gallo, *Palagia Piccone-Gallo, Torazza di Verolengo (Borgo Reggione)* — Sac. Francesco Ghigliotto, *Catania* — Teresa Nasi, *Torino* — Snor Giulia Deveacchi, *Torrione (Bordighera)* — Rosa Amaretti, *Poirino* — Giuseppina Adulfi, *Castellano Cadea* — Giovanni Chiavarino, *Castelrosso* — Angela Griffa, *Pogglizzo* — Carlotta Arbellino, *Carzano* — Giovanni Pasquero, *Mantano* — Giuseppe Carletta e Francesco Anagno, *Bianzé* — Giuseppe Graia, *Cigliano* — Domenica Banchio, *Moretta* — Bartolomeo Gariglio, *Piubes-Torinese* — Luigia Berruto, *Torino* — Maria di Rovasenda — Antonietta Alberganti, *Palanza* — Carolina Pasquero, *Corneigliano d'Alba* — Teresa Moisia, *Isolengo Monferrato* — Giuseppe Filip, *Passana (Saluzzo)* — D. Stefano Trione per pia persona — Giuseppe Merlo, *Cavour* — Giulia Dezzani, *Barbania* — Rosa Viola, *Cagliano* — Giorgio Ortero, *Vinovo* — Teresa Forchier, *Magnago Artegnò (Udine)* — Francesco Delbosco, *Racconigi* — Giuseppe Fassio, *Castelrosso* — Catterina Casale, *Racconigi* — Luigia Gadini, *Saluggia* — Francesca Barhetta, *Sepiana* — Angela Simondi, *Torino* — Carolina Goria, *Moretta* — Lucia Banchio, *Moretta* — Nicoletta Carlino, *Verona* — Celestina Leretto, *Cumiana* — Maria Dono, *Chivasso*.

BIBLIOGRAPHIE

On lit dans l'Enseignement Chrétien, revue bi-mensuelle d'enseignement secondaire, organe de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne, sous la direction de M. l'abbé E. Ragoñ, secrétaire du Comité de l'Alliance, agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique :

Joannis Bosco sacerdotis Epitome historiae ecclesiasticae in latinum sermonem convertit J.-B. Francesia. Augustae Taurinorum, ex officina Salesiana. — 1889. In-12 de 403 pages.

Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse par Don Bosco. Traduction française d'après la 9^e édition italienne. In-12 de 508 pages. Nice, Librairie du Patronage Saint-Pierre, 1890.

L'*Histoire ecclésiastique* de Don Bosco est assurément l'une des meilleures que l'on ait composées pour le peuple et pour la jeunesse. Elle est claire, simple, exacte, intéressante. La traduction latine qu'en a donnée Don Francesia est faite avec soin, dans un latin correct, clair, élégant, auquel on peut se fier avec sécurité. Sans doute ce n'est pas toujours la syntaxe de Cicéron et de

César, le vocabulaire renferme inévitablement bon nombre de néologismes exigés par la nature même des sujets traités. Mais, en général, le style est d'une pureté toute à fait voisine de celle de l'époque classique. C'était, il faut l'avouer, une tâche vraiment difficile que d'exprimer en bon latin tant d'idées modernes, tant d'événements contemporains. Le traducteur s'en est tiré à son honneur, et nous l'en félicitons vivement. Mais il ne faut pas qu'un pareil travail reste une œuvre académique, sans profit pour le grand nombre. Qui empêche de s'en servir dans nos maisons d'éducation, surtout dans les petits séminaires, dans les écoles cléricales et apostoliques, comme de livre de classe? Il pourrait parfaitement y remplacer Cornelius Nepos. Autre utilité à en tirer. On nous demande souvent d'indiquer des ouvrages français qui aient été traduits en latin, pour en tirer des matières de thèmes. Voilà l'idéal du genre, puisque l'édition latine et l'édition française de l'ouvrage de Don Bosco sont en parfaite harmonie. Nous serions bien trompés si un grand nombre de nos collègues ne s'empressaient pas de l'utiliser pour leurs élèves ou pour eux-mêmes.

E. RAGON.



Devoirs, consolations, espérances. Paroles de Jésus. Un joli opuscule in-32 de 73 pages. Prix: 0,30. — Nice. — Imprimerie du Patronage Saint-Pierre.

Jésus a enseigné par ses actes et par sa parole. Si importante que soit l'étude de ses actes, celle de sa parole l'est encore plus. S'il y a entre les quatre textes évangéliques certaines divergences dans le détail des actes, il n'y en a point dans les paroles. Sous ce rapport l'accord est parfait. Dans les discours plus longs, plus étendus, plus dogmatiques reproduits par saint Jean, comme dans les moindres paroles consignées dans les synoptiques, l'enseignement de Jésus est toujours le même, prescrivant la même et sévère morale, la même et ardente piété, la même et merveilleuse charité, d'où découlent les mêmes devoirs envers Dieu et envers le prochain.

Mais cet enseignement purement oral, donné à toute heure, en toute occasion, dans les circonstances les plus diverses, tantôt par des exemples, des paraboles, tantôt par des discours, des instructions, tantôt par de simples paroles, par quelques mots seulement, dont la profondeur est telle que la plupart ont passé en proverbes et sont fréquemment cités même par les ennemis du christianisme, — cet enseignement, disons-nous, n'apparaît pas d'emblée dans son ensemble, il faut un certain travail de rapprochement, de classification auquel nous nous sommes appliqué du mieux que nous avons pu et dont nous donnons le résultat dans les pages suivantes. — Laissant de côté les faits et presque toutes les paraboles, nous nous sommes attaché surtout aux paroles par lesquelles Jésus enseigne, ordonne, prescrit, défend, conseille, annonce, promet.

Une traduction littérale eût été impossible en un pareil travail. C'était l'occasion ou jamais de se rappeler le mot de saint Paul: « La lettre tue et l'esprit vivifie. » Quant à l'esprit, quant au sens, nous nous sommes appliqué à le rendre toujours avec une exactitude scrupuleuse et dans toute sa plénitude.

La partie du travail que nous nommerons la classification n'était pas la moins ardue. Nous y avons apporté le soin, l'attention, la réflexion dont nous étions capable, sans croire un instant cependant qu'il ne fût pas possible de suivre un meilleur plan, d'adopter des subdivisions plus logiques.

En somme, nous n'avons fait qu'une œuvre essentiellement imparfaite et criticable. Mais nous aurions atteint en partie notre but si elle pouvait inspirer à d'autres, plus capables, l'idée de faire mieux. Il nous a toujours semblé qu'à côté de *l'Imitation de Jésus-Christ*, il y avait place pour un petit livre dans lequel, au lieu de faire parler Jésus, on le laisserait parler comme il a parlé effectivement.

N.B. — Quelques mots ajoutés çà et là pour faciliter l'intelligence du texte ont été mis en italique ou entre parenthèses.

(*Avant-propos.*)

Voici le sommaire des *Paroles de Jésus* indiquant aux âmes leurs devoirs, leur donnant les consolations et les espérances de la vie éternelle.

Devoirs envers Dieu. Amour pour Dieu. Confiance en Dieu. — Le Sauveur. — Foi et confiance en Jésus. — Humilité. — Devoirs envers le prochain — Charité. Bienfaisance. — Amour de la Vérité et de la Justice. — Amour de la Vertu, de la Pureté. — Mariage. — Ce que Jésus attend de ceux qui veulent le servir. — Instructions et promesses de Jésus à ses disciples. — Indulgence pour les pécheurs. — Mépris des richesses. Amour de la pauvreté. — Vie spirituelle. — Amour de Jésus pour ceux qui se donnent à Lui. — Consolations dans les épreuves. — Prière de Jésus.



Publications musicales. — Nous sommes heureux d'annoncer la mise en vente, dans les Librairies salésiennes, de deux *Messes en musique du maestro SUTTIL*, l'auteur de la *Dernière prière de Don Bosco* (1). Pour bon nombre de nos lecteurs

(1) Motet latin à 4 voix. Réduction à 2 voix (soprani et contraltos). Prix franco: 1 fr.

Cette composition est fort belle. Née d'une pensée de piété filiale, elle a été traitée avec un bonheur tout particulier. La facture est large et grande, le thème bien conduit, et la mélodie, toujours délicate, a des accents émus qui vont au fond de l'âme et en font jaillir la prière. La masse imposante des voix d'enfants, seules employées pour l'interprétation de cette page magistrale, lui donne son vrai caractère, et prête à l'ensemble une singulière beauté.

le *maestro* Suttill n'est point un inconnu. Ami intime du R. P. Edmond, des Prémontrés, organiste aux Carmes à Paris et professeur dans plusieurs Institutions, il a joui de la haute et bienveillante estime de la reine Christine. Elle lui confia l'éducation musicale de ses enfants. Souvent, la Souveraine retenait au piano durant de longs moments le *maestro* qui interprétait si bien les pages des grands maîtres, et, debout, attentivo et ravié, lui *tournait les feuillets*. Depuis des années déjà, l'auteur distingué de la *Dernière prière de Don Bosco* a dit adieu aux succès de sa carrière artistique, pour consacrer à la Vierge de Don Bosco, près de son sanctuaire de Turin et dans la vie salésienne, un talent dont la vigueur délicate et le souffle puissant sont restés digne des jours d'autrefois.

La première des deux messes qui viennent de paraître, en *Si bémol*, est dédiée aux SS. Cours de Jésus et de Marie. Elle est à trois voix égales avec accompagnement d'orgue; mais elle peut être également interprétée par des voix d'hommes, des voix d'enfants (ou de femmes) et par un chœur mixte. Tout récemment, l'exécution de cette messe par la maîtrise de la paroisse salésienne de Londres a réuni tous les suffrages des *dilettanti*.

La seconde messe, à 2 voix de soprani et contraltos ou ténors et basses *ad libitum*, et avec accompagnement d'harmonium, est dédiée aux Dames de Saint-Thomas de Villeneuve. Plusieurs fois déjà, à Paris et à Saint-Germain-en-Laye, cette messe, brève et facile, qui convient à merveille aux institutions et collèges, où l'on ne dispose que d'un nombre de voix assez limité, a procuré la plus pieuse satisfaction aux amis de l'art. La messe à 3 voix, plus travaillée, d'un effet plus grandiose, est néanmoins d'une exécution tout aussi facile, parce que chacune des parties déroule son motif avec beaucoup de naturel, alors même que l'harmonie devient plus savante et que les accords se marient avec une complication purement apparente dans l'ensemble.

Une observation qui a bien sa valeur. L'auteur a écrit ces deux messes avec la plus respectueuse et déferente soumission au Règlement de la Sacrée Congrégation des Rites, ainsi qu'aux désirs plusieurs fois exprimés par les Souverains Pontifes, et plus spécialement par le dernier Rescrit de Léon XIII. C'est dire que ces deux œuvres sont écrites dans le style grave et sévère indiqué pour les cérémonies sacrées, tout en offrant un ensemble très riche de mélodies châtiées, sans aucune exagération passionnée, comme aussi sans motifs intentionnellement froids et arides. L'éminent *maestro* n'a jamais perdu de vue que si l'esprit doit régler la sévérité de la forme, dans ce genre de compositions musicales, le cœur, de son côté, a mission de s'élever jusqu'à la suavité de la prière.

Priz :

Messe à 3 voix égales avec accomp. d'orgne 3 50
Messe à 2 voix égales avec accomp. d'harmon. 2 00

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 30 septembre au 15 octobre.

Franco.

†

NICE : M. l'abbé Faulaigo, *Saorge*.

†

BAYEUX : M^{me} Rose Roulland, née Barecte, *Caen*.

CAMBRAI : M^{me} Zoé-Stéphanie Hovelacque, *Lille*.

MONTPELLIER : M^{me} Vuillermé, Maison du Sacré-Cœur, *Montpellier*.

— M. Barral de Barret, *Montpellier*.

NICE : M. Antoine-Marie-Jean Foucard, *Grasse*.

PARIS : M^{me} Cécile Humbert, *Paris*.

— M^{me} Marie Landais, *Paris*.

ROUEN : M^{me} la comtesse de Clercy, Château de *Derchigny, Dieppe*.

TULLE : M. Thérèse-Antoine-Eugène Terrion, Villa St. Antoine, *La Fyère*.

Étranger.

†

ALLEMAGNE-BAMBERG : M^{me} Marie Herrfeldt.

BELGIQUE-ANVERS : M. l'abbé Speessen, Recteur de l'Orphelinat Terninck.

— M^{me} Jeanne de Ley, veuve de M. François Peeters et de M. Joseph Stoopen, *Anvers*.

— LIÈGE : M^{lle} Marie-Constance Poswick del Marmol. *Fihange-les-Huy*.

— LUXEMBOURG : M. Alphonse-Pie-Léon-Joseph Desclée (25 frs) Château de *Gérimont*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant : JOSEPH GAMBINO
1894 - Imprimerie salésienne.

UN NOUVEAU-NÉ.

A la veille du vingtième siècle, on aurait mauvaise grâce à s'étonner de quelque chose. Tout arrive, dit le proverbe: et cependant on n'avait pas vu encore un nouveau-né quitter, dès le jour de sa naissance, son berceau, sa famille et le coin de terre où il venait d'éclorre, pour courir le monde, non point en quête d'aventures, Dieu merci, mais pour se faire apôtre: le nouveau-né qui nous occupe vient de donner à la terre ce spectacle inouï.

Le nom de ses parents lui avait préparé les voies; les heureuses dispositions des âmes réservées à son apostolat lui promettent des travaux bénis, des courses fécondes, une moisson merveilleuse, des exploits surprenants.

— Et ce prodige s'appelle?...

Un instant, chers lecteurs: cet enfant-prodige n'est pas de ceux qu'on puisse présenter en négligeant les formes.

Disons tout d'abord que ce nouveau-né a un très grand air de famille avec les Salésiens... Rien de plus naturel — on le verra plus loin — et rien de plus vrai aussi.

Au fait, comment ne serait-il pas de la famille, lui qui affirme en connaître tous les secrets, tous les desseins, toutes les entreprises, toutes les espérances! — Voici du moins, d'après son dire, les grandes lignes du rôle qu'il s'attribue: « Exposer à tout venant le bien que les Salésiens ont eu la joie et nourrissent l'espoir d'accomplir en France, en Europe et plus loin encore, par l'éducation et l'instruction de la jeunesse pauvre de deux sexes, comme aussi par les œuvres d'apostolat aux pays de Missions; rendre familiers aux Coopérateurs, auxiliaires précieux de la Pieuse Société salésienne, les traits charmants qui donnaient à la vie de Don Bosco une physionomie si attachante pour les âmes; démontrer, en des pages où l'on ne court aucun risque de s'ennuyer, que les chrétiens dignes de ce nom, les vrais amis de Dieu, doivent redoubler de générosité, prodiguer leur zèle et ne point compter avec les sacrifices de tout ordre pour conserver ou infuser un peu de surnaturel à notre génération malade; mettre au grand jour, pour l'honneur de Dieu, la gloire de l'Eglise et la consolation des cœurs catholiques, le dévouement obscur des missionnaires et des Sœurs de Don Bosco qui s'en vont aux pays lointains prêcher l'Evangile et répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, en consacrant leur vie aux desherités de la nature et de la foi, tout prêts, si Dieu leur fait signe, à confesser leur foi pour planter l'Eglise dans leur sang (1) ».

(1) Isti sunt qui viventes in carne, plantaverunt Ecclesiam sanguine suo (Breviaire, Office des Apôtres).

— Voilà bien de la besogne, vont dire ceux qui nous lisent. — Nous en convenons: mais quand on travaille pour Dieu, comment ne pas rêver de faire grand?... D'ailleurs que nos amis n'aillent pas se récrier avant l'heure: nous n'avons pas encore épuisé la liste des ambitions apostoliques du petit faiseur de bien né à l'Oratoire Saint-Léon (Œuvre de Don Bosco à Marseille). Il se propose, cet enfant-prodige, de révéler avec un soin particulier combien la fondation de la Société salésienne est providentielle pour la jeunesse, et avec quel amour les fils de Don Bosco se dépensent pour arracher à la dépravation les chers petits que la charité de bienfaiteurs infatigables leur permet d'adopter. Il espère susciter chez les Coopérateurs une telle ardeur de bienveillance que l'on verra surgir, toujours plus nombreux et toujours plus efficaces, une foule de dévouements nouveaux, déçus à ne reculer devant aucun sacrifice pour soutenir les Œuvres existantes, étendre leur champ d'action, en fonder d'autres et concourir ainsi, dans la plus large mesure possible, à la régénération sociale.

Enfin, comme les apôtres qui lui ressemblent, il entend assaisonner sa prédication d'histoires, de légendes, de bons mots, d'actualités: en un mot, il veut être le plus aimable des apôtres...

— Pour le coup! De grâce, quel est donc cet être mystérieux?...

Mai c'est... un *Almanach*: qui ne l'a pas encore deviné? Et voici, tout au long, comment le désigne son acte de naissance:

ALMANACH SALÉSIE ET DES MISSIONS DE DON BOSCO.

Les lettres de créance qu'il emporte pour accomplir sa mission à travers le monde sont signées: MARIE AUXILIATRICE et contresignées par son serviteur DON BOSCO.

Petit mendiant du bon Dieu, il est condamné à vivre d'aumônes; mais on sera sûr de le posséder tout entier si on lui fait une largesse de cinquante centimes (1).

— Mais que va-t-il bien nous dire?...

Le voici. Et pour être mieux compris de tous, il emporte avec lui un grand nombre d'images ayant trait à sa mission.

(1) On peut les lui adresser: 78, rue des Princes (Oratoire Saint-Léon), Marseille; dans toutes les Maisons de Don Bosco, en France et à l'étranger; dans toutes les librairies catholiques; enfin, à Paris, chez MM. Vie et Amat, 11, rue Cassette. Si beaucoup de personnes désirent l'Almanach, l'aumône est bien moindre.

SOMMAIRE DE L'ALMANACH SALÉSIE ET DES MISSIONS DE DON BOSCO POUR 1895.

Le Calendrier de 1895.
Diverses éphémérides se rapportant à l'histoire religieuse.
Liste des Souverains régnants en Europe.
Calendrier liturgique.
Introduction.
Un jugement en Suisse.
Lettre et souhaits de Don Bosco à ses Coopérateurs et Coopératrices.
Deux scènes du malade imaginaire.
Monsieur Cagliero, premier évêque salésien.
Ma première péché.
Prière d'un serviteur (Poésie).
Quelques pensées de Don Bosco.
Aventure arrivée au Père Bridaine.
Comment Don Bosco prêta un jour sa voix.
Une bonne opinion.
La Charité (Poésie).
La verrerie de Venise.
Un toast d'un genre inusité.
Le lièvre qui fait le brave.
Don Bosco (Résumé de sa vie).
Un petit drame au bord de la mer.
L'Ecole maritime d'Arcachon.
Divers types de Monsieur Prudent.
Monsieur Louis Lasagna.
Les Indiens païens de la Patagonie.
Le départ des missionnaires.
Le début des Œuvres salésiennes.
Rattazzi conseiller de Don Bosco.
Le désert de la Crau.
Le petit violoncelle.

Les Œuvres salésiennes en général.
Une virgule qui porte bonheur.
Trois billets de loterie.
La lampe du sanctuaire (Poésie).
La Bible lue à rebours par les protestants.
Comment Don Bosco sanctifiait le monde.
L'abbé Perreye et ses œuvres.
Une bonne première communion.
A quoi sert la confession.
La nuit dans une forêt.
Les derniers moments de Marguerite Bosco.
Entretien de sainte Monique avec son fils.
L'office des ténèbres.
L'esprit charitable.
Sadi-Carnot.
Casimir-Périer.
Jeanne d'Arc.
Les Maisons salésiennes en France.
Renseignements postaux et télégraphiques.
Cantique à N.-D. Auxiliatrice (Chant et accomp.).
Le Cigale, Récit.
Le crucifix du diable, Légende.
Le petit lépreux, Légende.
De Guayaquil à Quito.
Au clair de la lune.
Quelques traits d'héroïsme.

Et maintenant, cher enfant-prodige, que Dieu te soit en aide, qu'il accomplisse tous tes desirs, réalise toutes tes espérances, en un mot, qu'il te donne ce que tu Lui demandes: des âmes!

LIVRES D'ÉTRENNES

Ouvrages recommandés pour cadeaux

Illustrations. — Fers spéciaux sur couverture.

SÉRIE in-8° 192 pag. — ILLUSTRÉE.

Broché 0 fr. 90. Reliure cartonnage fantaisie jaspée
 1 fr. 20. franco 1,50. — Reliure cartonnage fantaisie
 dorée 1 fr. 45. franco 1,75. Nombreuses gravures.

- La charité enseignée aux
 enfants par des exemples. J. M. A.
 La Mère de Dieu. J. M. A.
 L'Autre Monde. J. M. A.
 Nos meilleurs amis ou Bien-
 fait des bons livres. X.
 Apostolat des enfant chré-
 tiens en exemples. X.
 La Boussole de la Vie. J. M. A.
 La Religion défendue par
 ses ennemis. X.
 Guirlande à Marie. X.
 Fleurs eucharistiques. J. M. A.
 Guirlande à St. Joseph. J. M. A.
 Heureux fruits de l'éduca-
 tion chrétienne. X.
 Madame Criquelion. Père François Restens.
 Le livre jaune. Mlle Verley.
 Vie de saint Louis de
 Gonzague. P. Moudri.
 Vie de Lucien Jouans. X.
 Conversions du XIX^e siècle. J. M. A.
 L'enfant chrétien. X.
 Vie de quelques Pères du
 désert. X.
 Nouveau voyage autour de
 ma chambre. R. Dom J. R.
 Une conversion. ***
 Histoire d'une mère. X.
 Confiance. J. M. A.
 La jeunesse des hommes
 illustres. X.
 Alexis Vrithoff, compagnon
 des capitaines Jacques
 et Joubert. A. de saint Berthuin.
 Le B. Gérard Majella, X.
 Histoire de la Sainte Bible.
 15 f. franco 15,60 Abbé Cruchet, édit. Mame.
 Saint Pierre, percaline tr.
 dorée 8,25 Abbé Henriot. Franco 8,85.
 Histoire de saint Ignace de
 Loyola. 8,25. R.P. L. Michel » »
 Histoire de l'Art chrétien.
 8,25. Abbé F.R. Salmon » »

SÉRIE in-4°

Reliure, percaline tr. dorée. Nombreuses gravures

8. fr. franco 9,10.

Belle édition illustrée.

- Christophe Colomb. Mgr. Ricard.
 Fabiola, ou l'église des Ca-
 tacombes. Cardinal Wisman.
 Les Femmes illustres de la
 France. Oscar Havard.
 Histoire de France. Emile Keller.
 Histoire de Paris et de ses
 monuments. Eugène de la Gournerie.

Histoire des Croisades. M. Michaud.
 Louis XIV et son temps. A. Gabourd.
 Voyages et découvertes ou-
 tre-mer du XIX^e siècle. A. Mangin.

SÉRIE in 4°-500 pages.

Broché 5. fr. Reliure percaline tr. dorée. Nombreuses grav
 7 fr. franco 7,60.

- Saint Joseph. Mgr. Ricard.
 Les Saints de France du
 I^e au XIII^e siècle. Mlle Isabelle Verny.
 Les Fêtes chrétiennes. L'abbé Pradier.
 Histoire de l'Église. Mgr. V. Postel.
 La Vie des Saints pour tous
 les jours de l'année. L'abbé Pradier.
 Le Treizième siècle arti-
 stique. Lecoy de la Marche.
 Histoire de France depuis
 les origines Jusqu'au
 XVII^e siècle. V. Canet.
 Histoire de France depuis
 le XVII^e siècle jusqu'à
 la seconde République. V. Canet.
 Jeanne d'Arc. V. Canet.
 Sts Confesseurs et Martyrs
 de la Compagnie de Jésus. R. P. Rouvier

Roseline, par Mme la Vicomtesse de Lapeyrouse, née Vil-
 leneuve-Flayosc, sa Mère. — Volume in-8° illustré, de
 120 pages: prix broché 0, 90, cart. 1, 10.

Roseline est le titre de la ravissante biographie d'une jeune fille
 de ce nom, qui vécut 8 ans et qui, à sa mort, emporta cependant
 à Jésus la couronne épanouie des plus belles vertus. Ici tout est
 vrai, tout est beau, tout est digne d'envie. On aime on admire, on
 veut imiter. On ne sait quel charme s'empare de vous en liant
 ces pages écrites avec le cœur, le cœur d'une mère et quelle mère!!!
 Avec elle, tour à tour on se réjouit et on pleure, on espère et on
 craint. Et quand on a lu la dernière ligne on n'a pas le désir de
 devenir meilleur, mais on l'est réellement, car on ne saurait suivre
 Roseline sans glaner quelques vertus.

Faire du bien tel est le but que s'est proposé l'auteur en livrant
 à la publicité la vie intime de son angélique enfant, nul autre
 motif n'aurait l'y décider.

C'est aussi notre désir à nous qui voulons sauver des âmes et
 nous avons un secret pressentiment que la lecture de Roseline
 augmentera le nombre des vierges qui au ciel suivent l'Agneau
 partout où il va.

Rodolphe, par Emmy Gierhl, suivi de Michel Magon par
 Don Bosco. — Volume in-8° illustré, de 195 pages;
 prix broché 1, 25, cart. 1 50

Roseline s'adresse aux jeunes filles. Voici une autre fleur que
 nous offrons aux petits garçons, Ame candide et naïve Rodolphe
 est vraiment passé sur la terre comme une fleur qu'un matin fait
 naître et qu'un soir voit flétrir. Sa piété, sa modestie, son appli-
 cation à devenir meilleur, son amour pour tout ce qui est bien, sa
 tendre dévotion envers l'ange gardien, son affection pour ses pa-
 rents, toutes ces vertus nous les voyons nous-mêmes s'épanouir en
 Rodolphe, en lisant les pages qui résument sa courte existence.
 Quel bel exemple pour les enfants et comme on aime ce bon petit
 cœur qui, dans sa charité naïve, va jusqu'à semer le chemin de
 l'école de miettes de pain pour les petits oiseaux du bon Dieu!..

Librairie Salésienne du Patronage St-Pierre, 1, Place d'Armes, Nice

Les merveilles de l'Eucharistie révélées aux enfants de la Sainte Table, par un ami de l'enfance. — Un gracieux in-12 de 216 pages. Prix: 1 fr.; franco 1 fr. 20.

APPROBATIONS

Lettre de S. Em. le Cardinal PAROCCHI,
Vicaire général de Sa Sainteté.

Rome, le 20 février 1894.

MONSIEUR L'ADUÉ,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre petit livre sur les *Merveilles de l'Eucharistie* que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Écrit dans un style simple, il a le grand mérite d'être à la portée des « Enfants de la sainte Table » auxquels vous le destinez.

Les récits touchants que vous y avez insérés en rendent la lecture plus attrayante encore.

Je vous félicite du zèle que vous déployez à faire aimer l'Eucharistie à ces chers petits. Quel terrain pourrait être mieux choisi pour y semer les principes de la communion très fréquente et quotidienne?

Je souhaite donc à votre livre tous les succès possibles. Il ne manquera pas de fournir encore d'excellentes lectures aux Enfants qui se préparent à la première communion.

Agréez, Monsieur l'Abbé, mes remerciements et l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Jésus-Christ.

L.-M. CARD, VICAIRE.

SECRETARIE D'ÉTAT DE SA SAINTÉTÉ

RÉVÉREND MONSIEUR,

Il a été remis au Très Saint Père, avec la respectueuse lettre de Votre Seigneurie, son livre intitulé: *Les Merveilles de l'Eucharistie révélées aux Enfants de la sainte Table*.

C'est avec un très grand plaisir que je puis vous l'annoncer et vous apprendre en même temps que Sa Sainteté a accueilli avec satisfaction ce filial hommage. Elle a loué extrêmement le but que Votre Seigneurie s'était proposé dans ce livre: « amener les jeunes âmes à la très fréquente et même quotidienne communion. »

Comme encouragement à persévérer dans ce bon dessein de mettre au jour des écrits utiles à la Religion, Sa Sainteté vous a accordé, au signe de particulière bienveillance, une Bénédiction Apostolique toute spéciale.

De mon côté, je profite avec empressement de cette occasion de me dire, avec des sentiments de particulière estime, de Votre Seigneurie, le très dévoué serviteur,

A. RINALDINI.

Substitut de la Secrétairerie d'État.

Du Vatican, le 25 février 1894.

Flours eucharistiques pour le moment de la communion. — Prix: 10 c; franco, 15 c.

Aux Enfants de la première Communion. — Prix: 5 c; franco. 10 c.

Appel à la Jeunesse catholique: Dieu le veut! Communiez tous les jours. (Brochure.) — Prix: 10 c; franco, 15 c.

Nous ne saurions mieux recommander cet important et pieux opuscule qu'en donnant ici le titre des chapitres, où l'auteur a su mettre, avec zèle, éloquence et clarté, au service de son ardent amour pour la Sainte Eucharistie, les trésors d'une doctrine puisée aux sources les plus catholiques. Ce sommaire, complété par la conclusion de la brochure, aidera nos lecteurs à peser ces pages si courtes au poids de l'amour de Jésus-Hostie.

Dieu le veut! Communiez tous les jours. — Dieu le veut! Communiez tous les jours, pour répondre à l'invitation de Jésus-Christ! — Dieu le veut! Communiez tous les jours, selon la pratique des Apôtres! — Dieu le veut! Communiez tous les jours, pour vous conformer aux intentions formelles de l'Eglise! — Dieu le veut! Communiez tous les jours! vous répondrez ainsi à l'appel que vous fait l'Eglise par sa sainte Liturgie! Dieu le veut! Communiez tous les jours: vous suivrez ainsi les conseils des Docteurs de l'Eglise! — Dieu le veut! Communiez tous les jours, pour éviter le péché, surtout le péché mortel! — Dieu le veut! Communiez tous les jours, pour être purs! — Dieu le veut! Amenez vos jeunes frères à la communion fréquente et même quotidienne! — Dieu le veut! Travaillez au bonheur des vôtres en communiant souvent! —

CONCLUSION: — Nous vous le répétons en finissant, chers lecteurs, communiez tous les jours avec l'avis de votre confesseur. Communiez tous les jours, comme les prêtres disent la messe tous les jours, si vous pensez à devenir prêtres vous-mêmes. Son Em. le cardinal Parocchi écrivait le 30 octobre 1892: « La meilleure préparation à célébrer saintement la messe tous les jours, c'est la pratique de la communion fréquente et quotidienne. »

Communiez tous les jours, si vous discernez réellement d'une nourriture ordinaire le corps et le sang de Jésus-Christ.

Communiez tous les jours si vous êtes en état de grâce. Communiez tous les jours, quoique vous soyez le seul à agir ainsi: si vous êtes avec Jésus-Christ, qui sera contre vous?

Communiez tous les jours, quoique vous soyez encore imparfaits: dans l'Eucharistie, vous trouverez Jésus-Christ, vous le connaîtrez, vous l'aimerez. Il vous guérira.

Communiez tous les jours, sans vous familiariser pour cela avec les sacrements jusqu'à tomber dans la routine. « L'habitude accroîtra la ferveur, écrivait encore le cardinal Parocchi, loin de l'éteindre. »

Ce ne sont pas les communions fréquentes qui étonnent chez certaines personnes pieuses, mais le peu de soins qu'elles mettent à devenir meilleurs.

Communiez tous les jours et travaillez à devenir parfaitement chastes: la pureté fera votre bonheur ici-bas.

Communiez tous les jours, et tous les jours vous recevrez à l'autel la gage de la bienheureuse immortalité. Vous serez assurés d'aller au ciel contempler à découvert dans l'éclat de sa beauté et de sa gloire Celui que vous recevez caché dans l'Hostie. Amen!

Du même auteur:

Appel à la Jeunesse catholique: Dieu le veut! Communiez tous les jours. (Petite feuille de 4 pages) Prix 0 fr. 0,2 l'exempl.; 0,15 la douzaine.

Aux vénérables Directeurs de la jeunesse: Dieu le veut! ou la Croisade de la Communion fréquente. Prix: 5 c.; franco: 10 c.

L'auteur de ces modestes pages, — après avoir reçu les Honneurs suivants de S. Em. le Cardinal Vicaire:

« Je vous félicite du zèle que vous déployez à faire aimer l'Eucharistie à ces chers petits. Quel terrain pourrait être mieux choisi pour y semer les principes de la communion très fréquente et quotidienne? »

et encore de la secrétairerie d'État:

« Sa Sainteté a loué extrêmement le but que Votre Seigneurie s'est proposé: amener les jeunes âmes à la très fréquente et même à la quotidienne communion »; —

en même temps qu'il lance un appel « Dieu le veut! » à la jeunesse catholique, vient aussi entretenir tous les amis de l'enfance du sujet qui lui est si cher. Souvent et sans le dire, pour ne pas fatiguer par des citations presque continuelles, il empruntera des voix plus autorisées que la sienne (recourant principalement à une brochure de M. l'abbé Siffet, à la seconde lettre à un directeur de Séminaire, enfin à la Revue *Le Très Saint Sacrement*). Tout sera d'ailleurs pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes.

ALMANACHS, CALENDRIERS PLATS, A EFFEULLER ET AGENDAS

de la Société de Saint-Augustin

POUR L'ANNÉE 1895.

Aux approches de renouvellement de l'année, nous avons l'habitude d'offrir à nos chers bienfaiteurs et clients nos vives actions de grâces. En s'adressant à notre librairie pour leurs achats, ils ont contribué efficacement à la diffusion de la bonne presse, un des buts de notre Pieuse Société; ils sont ainsi venus en aide à nos Œuvres, que la Providence soutient par les amis de DON BOSCO. Nous les prions de croire à toute notre gratitude.

Encouragés par l'appui bienveillant que nous avons trouvé en eux, nous nous permettons de solliciter leur concours spécial pour une large diffusion de **Calendriers** et **Almanachs** conçus dans un *esprit d'apostolat*.

La sentence qu'ils mettent tous les jours sous les yeux du lecteur et souvent d'une famille entière, est, d'une façon constante, un enseignement élevé et foncièrement chrétien. *Le souci qu'ont les éditeurs d'édifier, n'a rien à voir avec le genre ennuyeux: tous les calendriers et almanachs recommandés par nous font le bien avec bon grâce, esprit et à-propos.* Le tableau ci-contre donnera une idée du ton que peut prendre chacun de ces aimables et intéressants *prédicateurs*.

Les conditions exceptionnellement avantageuses auxquelles ils prêtent leur ministère sont un nouvel argument en faveur de leur cause. Il est puissant sur les bourses peu garnies, ayant à faire le bien sous des inspirations de cœurs d'apôtres. Nos amis à la bourse plus lourde auront la joie d'être apôtres dans une mesure plus consolante.

Remises considérables pour les commandes par nombre.

Almanach salésien et des Missions de Don Bosco. 0 50
Franco: 0 65

Almanach catholique de France.

Un volume grand in-4° illustré 1 00
Édition de grand luxe ornée de six chromolithographies 5 00
Franco: 0 60 en sus

Almanach de la jeune fille chrétienne.

Beau volume in-4° de 64 pages de texte, impression en trois couleurs, nombreuses gravures.
Édition ordinaire, broché 0 50, franco 0 20 en sus.
Almanach des Enfants de Marie. Édition de luxe, joli chromo 0 60: franco 0 75.
Édition ordinaire 0 30: franco 0 45.
Le cent: 24 francs, port en plus.

Nous recommandons d'une manière très spéciale l'Almanach des Enfants de Marie. Les belles illustrations dont il est orné justifieraient, à elles seules, cette recommandation; mais nous devons signaler aussi les nombreux récits sur la Sainte Vierge, récits dont le charme pieux et la tournure littéraire n'ont d'égal que leur caractère essentiellement intéressant. De tous les almanachs annoncés ici, celui des Enfants de Marie est non seulement enlevé le premier, mais encore retenu avant son apparition.

Almanach des Enfants.

Un volume grand in-32 avec filets rouges, orné de vignettes en chromotypie, de nombreux dessins en noir dans le texte.
Broché sous couverture imprimée en couleur 0 50
Franco: 0 70
Édition ordinaire 0 15
Franco: 0 20

Almanach pour tous.

Beau volume in-16 jésus de 128 pages, nombreuses gravures 0 25
Franco: 0 10 en sus.

Almanach populaire.

Vol. in-18 de 64 pages, nombreuses gravures 0 10
Franco: 0 15
Almanach parisien 0 25, franco: 0 10 — le cent 5 fr.
relié 0 20 » 0 25
Almanach sans pareil 0,20
Franco: 0,25

Calendriers à effeuiller.

Calendrier	Grand Luxe	Premi Luxe	Ordin.	Fco
Calendrier du Saint Rosaire.				
» de la Sainte Vierge.				
» du Sacré-Cœur.				
» des SS. Dominicains.				
» de S. Benoît.				
» de S. Ignace.				
» de Ste Thérèse.				
» de S. Vincent de Paul.				
» de S. François d'Assise.				
» de S. Alphon. de Liguori.				
» de S. François de Sales.				
» de S. Paul de la Croix.				
» de S. Jean Berchmans.				
» de S. Paul, apôtre.				
» de l'Imitation de J.-C.				
» de S. Augustin.				
» de Bossuet.				

Les calendriers ci-dessous ne se vendent que dans les prix indiqués.

Calendrier de la vie des Saints,	2 00	franco	2 50
» des Rébus »	1 50	»	2 00
» Mignon »	0 25	»	0 35
Calendrier du Sacré-Cœur »	1 25	»	1 50

Agendas. Édition de luxe avec filets rouges, une pensée pour chaque jour, extraite des écrits les plus célèbres.

Trois éditions:	Reliures		
	Toile	Monton anglais	Cuir poli
1 ^o format in-16, 0 ^m 12 de hauteur 1 jour à la page	1-50	2-00	—
2 ^o format in-16, 0 ^m 12 de hauteur 2 jours à la page	1-00	1-50	—
3 ^o format in-32, 0 ^m 18 de hauteur 2 jours à la page	0-80	1-25	2 50
Agenda in-64 0 ^m 08 de hauteur sans pensée	0-60	1-00	2-25

Toute commande en librairie